

VOYAGE EN HONGRIE

A MADAME ZULNIE DE STOURDZA.

A bord de l'*Hercule*.

Chère Zulnie.

Je quitte la compagnie, qui est réunie sur le pont, afin de remplir scrupuleusement la promesse que je t'ai faite, de t'écrire tous les événements de mon voyage. Jusqu'ici ils se réduisent à fort peu de chose : nous avons failli mourir de faim, puis être dévorées vivantes. Ces deux accidents nous ont menacées à Galatz ; nous sommes arrivées à dix heures du soir à l'hôtel de Paris, et là, il nous a été déclaré que les règlements de la maison s'opposaient à ce qu'on nous servit quoi que ce fût, à une heure aussi indue ; nous avons pris notre parti, avec la résignation qui nous caractérise, et nous nous sommes retirées dans une chambre uniquement meublée de deux tréteaux en bois, que le rabot avait respectés, posés sur des pieds chancelants, et recouverts de matelas inégalement rembourrés de foin, divans primitifs qui annonçaient le voisinage de l'Orient.

Nous primes nos dispositions pour passer une nuit qui s'annonçait mal. Ces affreux divans, déjà décrits, nous offraient une surface semée de monticules et de vallons, d'un aspect plus pittoresque que confortable. La toile à matelas, qui les recouvrait, conservait des traces déplorables d'un long et laborieux service ; il fallut pourtant s'y placer, après avoir pris les précautions nécessaires pour éviter tout contact déplaisant. Au bout d'une demi-heure, ma mère et moi subissions un supplice semblable à celui de l'archevêque Halto. Les légendes du Rhin nous apprennent qu'il fut dévoré vivant, dans une tour située au milieu du fleuve, par des rats qui l'y poursuivaient. Pour être infiniment plus petits, nos persécuteurs n'étaient pas moins intolérables. Il fallut se lever, s'habiller, et, dès que le jour parut, se réfugier dans un enclos planté d'arbres, tapissé de mousse, et qui, moyennant un peu de culture, eût pu devenir un jardin. J'éprouvai un vif sentiment de bien-être en m'asseyant sur l'herbe ; cette herbe aussi était habitée, comme le foin de nos divans, de funeste mémoire ; mais j'observais avec sympathie, les grosses fourmis, qui circulaient autour de moi d'un air affairé, et les petits scarabées, qui allaient au hasard sans autre but que celui d'une flânerie capricieuse ; qui ne préfère aux insectes des habitations ceux des champs ? Ils ont l'immense mérite de n'avoir pas encore servi.

L'heure est enfin venue de quitter les uns et les autres ; nous avons pris congé de Galatz, nous sommes en plein Danube ; je regrette d'avoir à te traiter en confidente de tragédie, en te racontant ce que tu sais aussi bien que moi ; mais je ne puis aller en Hongrie sans éviter le Danube, et il m'est impossible de suivre

ce beau fleuve sans t'en parler, sans rêver un peu aux destinées possibles, probables, qu'il vous tient en réserve. Je n'ai point de plan, Dieu merci ! Je te dirai ce que j'aurai vu, sans parti pris, historique, politique, philosophique... Voilà trois grands mots ! Et l'on rirait à bon droit de les trouver dans la lettre d'une femme. Heureusement tu me connais, et tu sais bien que, s'il m'arrivait de faire de l'histoire, de la politique ou de la philosophie, ce serait avec cette innocence parfaite qui caractérisait M. Jourdain.

Comme je ne connaissais pas Ibraïla, première ville valaque, je profitai de la halte qu'y font les bateaux à vapeur, pour visiter ce port, voisin et rival de Galatz. J'y ai trouvé des rues fort larges, qui seront très-belles quand elles seront bordées de maisons, et d'énormes places, qui, étant pour le moment dépourvues de tout système de pavage, ne sont guère que de vastes lacs. Quand les fenêtres éclairées des rares maisons qui les environnent s'y mirent pendant la nuit, ces places doivent offrir quelque analogie avec celles de Venise ; la ville y gagne comme aspect pittoresque, mais les communications doivent y être peu faciles, car l'imitation ne va pas jusqu'aux gondoles. Ibraïla affiche bien plus de prétentions que Galatz ; c'est une ville qui aspire à paraître tout à fait européenne ; mais les mœurs de la plupart de ses habitants ne sont pas encore en harmonie avec les dehors qu'elle a adoptés. Ces maisons neuves ne sont ni entretenues ni même terminées ; elles sont visiblement une charge, plutôt qu'une nécessité et un agrément ; on sent que ceux qui y demeurent n'en ont pas encore pris l'habitude et qu'ils ont la pédanterie de la civilisation plutôt que le besoin réel des avantages qu'elle comporte (1). Ibraïla m'a semblé bien moins animé que Galatz, qui, dans sa laideur, son irrégularité, et son désordre, offre du moins le spectacle curieux d'une population pittoresque, composée de marins grecs, turcs, albanais, dont la démarche théâtrale, le costume bariolé, l'aspect sauvage et les allures déterminées, intéressent le voyageur, tout en lui inspirant des doutes sérieux sur la sécurité d'une ville hantée par des êtres qui, on le devine en les voyant, ne reculeraient devant aucun méfait, moyennant un salaire quelconque. Là, comme dans toute la Moldavie, du reste, il faut rendre à tes compatriotes cette justice, que le mal commis est toujours dû aux étrangers, qui vont chercher loin de leur patrie le bénéfice de l'impunité.

Nous voguons, en ce moment, entre les rives plates de la Valachie et de la Bulgarie. A droite et à gauche

(1) Ce jugement remonte à plusieurs années ; il est possible que le temps ait modifié les traits qui m'ont frappée dans la physionomie d'Ibraïla.

se déroulent des déserts; la rive turque est particulièrement désolée. Nulle trace de culture, ni d'habitation; quelquefois cependant le passage du bateau à vapeur attire sur le rivage quelques bandes de jeunes Osmanlis. De quoi vivent ces populations? Si misérables qu'elles paraissent, encore faut-il qu'elles aient quelques moyens de subsistance. Leur existence est un problème, que je ne me chargerai pas de résoudre, et qui ne saurait avoir sa solution dans l'aspect de quelques débris de barques échouées sur les sables. Ils ne sont pas pêcheurs, du moins ces barques ne pourraient leur servir pour l'industrie, toute primitive cependant, de la pêche; ils ne sont pas davantage agriculteurs: quelle ressource peut donc leur rester dans ce pays qu'aucun voyageur ne traverse, qu'aucun commerce ne féconde?

Nous venons de passer devant Silistria, forteresse turque; Silistria doit être imprenable; les échecs que les Russes y ont subis à plusieurs reprises semblent justifier cette opinion. Le siège de Silistria est le prologue traditionnel de toute guerre de la Russie contre la Turquie, et jusqu'ici ce siège n'a pas eu des résultats fort heureux pour les assaillants.

Rustchuk, situé vis-à-vis de Giurgevo, où nous allons nous arrêter, est encore une de ces pauvres villes turques, composées de huttes, construites en bois, recouvertes en chaume, qu'aucun soin n'embellit, qu'aucune culture n'égaie. Notre compagnie s'est augmentée à Giurgevo de plusieurs voyageurs et voyageuses. Parmi ces dernières se trouve une jeune dame valaque, folle et gracieuse comme toutes ses compatriotes. La race moldo-valaque est certainement l'une des plus belles que l'on puisse voir; son origine romaine, ses alliances orientales ont perpétué en elle la finesse du regard, l'éclat et la beauté des yeux, et une sorte de nonchalance orientale, acquise ou innée, vient tempérer diplomatiquement l'animation d'une physionomie fortement caractérisée. Si l'on en croit les traditions, d'ailleurs, ce point de la Valachie a été souvent visité par ces habiles et courageux marins et commerçants qui portaient le nom de la république de Gènes jusqu'aux points les plus inexplorés du globe. On dit que ces marins génois avaient construit ici même un fort destiné à protéger leurs opérations commerciales, et auquel ils avaient donné le nom de *Santo Giorgio*, dont les Turcs ont fait *Giurgio*, puis *Giurgevo*. Ces établissements génois expliquent l'existence d'un grand nombre de noms italiens parmi la noblesse valaque et moldave.

Tous les voyageurs sont installés sur le pont; la chaleur est accablante, et notre aimable capitaine nous a fait grâce de la cabine qui sert de réfectoire; il a fait établir une belle tente sur le pont; on y dîne, et chacun s'y installe avec la compagnie, le travail ou le livre de son choix. Rien n'est plus charmant qu'une traversée sur ces élégants bateaux à vapeur appartenant à la compagnie du Lloyd autrichien. Le voyage du Danube dure plusieurs jours; la communauté forcée de l'existence à bord du bateau met à néant toutes les prétentions, nivelle les aspérités des caractères, et dicte à tous les concessions utiles à l'agrément de chacun. De plus on se trouve forcément enlevé à toutes ses habitudes, confiné dans une existence nouvelle, distrait, récréé par des paysages charmants ou effrayants; et l'on semble avoir déposé sur la rive ses soucis de toute nature — quitte à les y retrouver — pour se livrer à

une préoccupation unique, celle d'apporter son concours aux efforts tentés en commun pour le bien-être et l'agrément de tous; l'égoïsme bien entendu, n'est, après tout, que l'oubli de soi-même: tous s'occupent de celui qui s'occupe de tous. Jamais les hommes ne sont meilleurs que lorsqu'ils ont besoin les uns des autres, et plus satisfaits d'eux-mêmes qu'en faisant à leurs semblables des sacrifices qui leur sont rendus au centuple. Aimez votre prochain comme vous-même, n'est pas seulement un précepte sublime de charité, c'est encore un excellent conseil à suivre au point de vue social, et qui sauve de l'isolement, de l'impuissance et de la tristesse, juste partage de l'égoïsme.

Le Danube devient toujours plus beau: tantôt il s'étend en nappe immense, écartant si puissamment ses deux rives, que de l'une on aperçoit à peine l'autre; tantôt il se resserre entre des collines boisées, près desquelles il prend une physionomie toute pastorale, baignant ingénument les branches, qui se penchent dans ses eaux; tantôt enfin il s'encaisse entre d'énormes rochers; son cours déroule devant le voyageur tous les spectacles qui caractérisent les autres fleuves, et présente le résumé des beautés qui leur sont dévolues isolément. Il est terrible et charmant, gracieux et magnifique; il traverse des déserts et des capitales splendides; il touche à l'extrême barbarie et à l'extrême civilisation, il en présente tous les degrés, toutes les nuances, toutes les ressources, toutes les tristesses.

Il est impossible que tous ces pays neufs, tous ces sites puissants, inconnus, ne soient pas destinés à servir de cadre à la vie de populations nouvelles. Le Danube me fait comprendre et me ferait volontiers admettre les antiques personnifications mythologiques; lorsque je me penche sur ses eaux, et que je songe à l'avenir qu'il réserve, qu'il donnera certainement aux races qui vivent sur ses rives, je ne saurais écarter la vision d'un demi-dieu, à large barbe blanche, à cheveux longs, abondants, retiré dans ses cavernes mystérieuses, où il trône majestueusement, appuyé sur une urne gigantesque, au milieu d'une foule de divinités en sous-ordre.

Nous sommes en vue des ruines romaines qui marquent sur la rive valaque le passage, les conquêtes, la domination de ce peuple romain dont on retrouve les traces dans toutes les parties du monde connu des anciens. Quand les légions romaines, conduites par Trajan, vinrent renverser la monarchie de Décébale, roi des Daces, elles traversèrent le Danube sur ce point, et l'empereur Septime Sévère y fit ériger, en souvenir de leurs succès, une tour qui porte encore son nom. J'y ai pris un morceau de granit, que je conserve encore, absolument comme aurait fait un touriste britannique; notre nature est si incomplète, — la mienne plus que toute autre, — que des témoignages matériels sont bien souvent nécessaires pour raviver nos souvenirs. Après t'avoir quittée, et pendant que les chevaux reposaient sur la hauteur qui domine Mingina, je suis descendue de voiture, et j'ai cueilli, en vue de votre habitation, quelques pauvres fleurs des champs; leur aspect évoque avec une vivacité nouvelle l'image de cette maison qui nous a vus si gaies et si tristes. De même, en regardant mes pierres, il me semble qu'un voile gênant s'écarte, et je retrouve cette admirable étendue du Danube, les ruines ma-

jestueuses des constructions élevées par les légions romaines, et aussi le bois frais et charmant que nous avons traversé pour arriver aux ruines.

Ce fleuve, qui a apporté à votre pays la domination étrangère, qui, par les richesses qu'il distribue dans son parcours, a excité les convoitises et suscité les ambitions qui vous ont causé tant de maux, vous apportera certainement, un jour, le dédommagement de vos souffrances. C'est un fleuve européen, dont la mission, dans le présent, est d'échanger les produits de la civilisation contre ceux de la nature, et, dans l'avenir, d'équilibrer toutes les aptitudes différentes qui sont l'apanage de ses peuples riverains. A tous ces titres, c'est un fleuve cosmopolite, et son importance commerciale protège et prépare l'existence nationale de tous les peuples qui vivent sur ses bords.

Ses rives prennent un caractère émouvant de sauvagerie et de grandeur; ce ne sont plus ces bois touffus, ces gazons baignés par des eaux limpides, dont l'aspect nous charmait hier. Des roches énormes, grises, élevant fièrement leurs pics aigus, s'échelonnent des deux côtés du fleuve, et, le pressant entre leurs flancs de granit, le forcent à regagner en profondeur ce qu'il perd en largeur. L'obstacle contre lequel il lutte avec fureur en s'élançant et se brisant sur les barrières rocheuses qui rétrécissent son cours, se reproduit jusque dans ses eaux, semées d'autant de rochers que ses bords; de temps en temps on aperçoit une pointe aiguë, contre laquelle le fleuve s'irrite et s'acharne, revenant en écume, et recommençant sans cesse la tâche qu'il accomplit inutilement; les rochers bravent sa fureur, et les travaux dirigés contre ces ennemis du passage n'ont réussi qu'à demi: les Portes de Fer ont gardé leur renommée sinistre; des malheurs irréparables, des accidents graves ont trop souvent eu lieu sur cette partie du Danube. La compagnie des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien a fait construire un petit bâtiment, tirant peu d'eau et doublé de fer, spécialement destiné à faire traverser aux voyageurs le passage des Portes de Fer.

Les peureux ont pour ressource une magnifique route, qui côtoie presque constamment le fleuve; mais comment songer au péril en présence des effets sublimes auxquels atteint le paysage à ce point de la traversée? Nous avons choisi le bateau comme moyen de transport, afin de ne perdre aucun des détails de ce paysage. Les circuits du Danube sont si imprévus, que l'on croit plus d'une fois le passage barré; les roches continuent dans les flots le désordre effrayant qu'elles présentent sur les rives, et on les voit surgir au milieu du fleuve... Mais là comme ailleurs, les pires dangers ne sont pas ceux qu'on voit en face: malgré la fureur avec laquelle l'eau se précipite sur ces récifs en les couvrant de flots d'écume, on néglige ces bruyantes colères pour examiner avec inquiétude de larges plaques huileuses, bien plus redoutables dans leur perdue placidité, car sous leur calme on pressent l'abîme sans fond. La légende a touché de sa baguette poétique l'origine du nom de ce passage redoutable, et l'on ne sait plus aujourd'hui s'il faut en rechercher la signification dans la fable ou dans l'histoire, les Turcs, selon celle-ci, ayant eu autrefois l'habitude de fermer ce passage au moyen d'une chaîne de fer.

Je l'ai traversé, pour ma part, avec le calme du fatalisme, inspiré peut-être par le voisinage de la rive

musulmane, et pourtant, de bien sinistres accidents ont donné une sombre illustration à ce lieu terrible. Devant ces récifs, ces écueils, le consul d'Angleterre racontait qu'il y avait quelques années à peine, avant que la compagnie du Lloyd fût en possession du petit bateau qui nous transportait en ce moment, on traversait le périlleux passage avec de petites barques. L'une de ces embarcations contenait déjà quinze voyageurs; un Turc allait s'y placer, lorsqu'au moment d'y descendre, le chaton de sa bague en cornaline s'accrocha au rebord de la barque; il remonta immédiatement sur le rivage, en déclarant qu'il ferait la route par terre, en charrette, à pied s'il le fallait, mais que nulle considération ne le déciderait à se faire transporter par cette barque. La barque chavira, les quinze voyageurs périrent, et le consul d'Angleterre présida lui-même, quelques jours après ce sinistre, à l'inhumation des cadavres rejetés par le fleuve sur la côte. Ce tragique événement ne dut pas avoir pour résultat de corriger ce Turc de sa foi aux présages.

Après ce passage redoutable, il faut s'apprêter à affronter des périls d'une autre nature; chacun prépare et consulte ses papiers, et frémit en pensant aux dangers qu'entraînerait l'inexactitude du moindre visa; on fait avec inquiétude un examen de conscience: nous touchons à la frontière autrichienne, et c'est toujours un moment solennel que celui où l'on présente son passeport à ces employés éperonnés, portant sur le sommet de leur tête cette casquette militaire dont le seul aspect fait frémir, car il personnifie toutes les contrariétés que l'on peut faire subir impunément à de malheureux voyageurs. Il dépend, en effet, de ces employés, à la moindre formalité négligée, ou qu'il leur plait de considérer comme telle, d'arrêter votre voyage pendant des jours entiers, ou même de vous renvoyer au point de départ. Ils sont maîtres absolus, et se retranchent contre toute réclamation dans ce labyrinthe inextricable et mystérieux qu'on appelle la bureaucratie autrichienne; on renonce forcément à toute poursuite, en effet, quand on songe qu'il faudrait des mois et des années, non pour obtenir, mais pour solliciter le plus mince redressement de torts. Il en résulte que, se trouvant entièrement à la disposition de MM. les préposés au visa des passeports, on ne les aborde qu'en tremblant; et comme ils trouvent la terreur qu'ils inspirent fort plaisante, ils ne manquent jamais de jouer avec le voyageur, comme le chat avec la souris. Je me souviens d'un certain bureau à une certaine frontière, toujours autrichienne, où j'étais allée attendre la restitution de notre passeport, embelli et considérablement augmenté par l'adjonction de quelques feuilles de papier destinées à contenir l'excédant des visas.

« Mon passeport, monsieur ?
— Attendez. »

J'attends. Je me promène, je vais à la croisée, je reviens m'asseoir sur les bancs de bois destinés aux patients.

« Ne pourrais-je savoir quand je l'obtiendrai ?
— Attendez. »

— Mais je suis pressée. » Point de réponse. Cette attente forcée dura une heure, que ce digne employé passa à lire et à fumer; puis prenant mon passeport, qui était tout prêt sur un coin de son bureau, il me le tendit silencieusement. En présence de pareils faits,

journallement répétés, n'est-il pas permis de supposer que l'on s'applique non à gouverner, mais à taquiner ? Ce que je te raconte n'est point un fait isolé : un mot d'ordre semble commander dans toutes les administrations la perpétration de vexations analogues, et je pense que le gouvernement autrichien, paternel comme il le dit lui-même, veut par excès de bienveillance pour ses administrés, leur épargner dans l'autre monde toute station dans le purgatoire, en le leur faisant faire ici-bas.

Au sortir du bateau, on nous a empaquetés, pêle-mêle avec nos malles et nos cartons, dans une espèce de charrette, et nous voilà roulant à travers la campagne, pour aller chercher la douane. Il serait peut-être plus humain pour de pauvres voyageurs qui, déjà fatigués, sont obligés de se faire cahoter dans des véhicules abominables, il serait plus logique et plus commode que la douane se trouvât sur le bord du fleuve ? Mais ne raisonnons pas, cela serait dange-reux au moment de passer à l'inspection des autorités de la frontière.

Enfin, l'on procède à l'examen des malles ; ce n'est pas une petite affaire ; je volai au secours de la jolie dame valaque dont je t'ai parlé ; déjà exaspérée par le sans-façon avec lequel on venait de bouleverser ses fraîches toilettes, et ayant pour la langue allemande ce dédain inné chez les races latines, elle ne comprenait pas un mot aux questions que lui adressait le douanier auquel elle était tombée en partage. Au moment où j'arrivais près d'elle, le douanier, joignant le geste à la parole, complétait ses interrogations par une pantomime ingénieuse, qui avait malheureusement le tort de reproduire trop fidèlement un geste irrévérencieux, familier aux gamins de Paris. Plaçant son ponce près de sa bouche, et par conséquent de son nez, il agitait le reste de ses doigts en espérant faire comprendre à la dame valaque, fort outrée de ce mouvement, qu'il lui demandait si elle avait des cigares à déclarer. Je lui traduisis la question en riant de bon cœur. Elle haussa les épaules : « Dites-lui, je vous prie, qu'il est un imbécile, » me répondit-elle. Je ne jugeai pas à propos de pousser l'exactitude de la traduction au point de la faire littérale, et me bornai à répondre négativement.

Mes cahiers de musique furent soigneusement feuilletés ; un catalogue thématique des œuvres de Mendelssohn, contenant quelques chiffres, qui indiquaient les morceaux que je comptais prendre à Leipzig, causa la plus vive inquiétude aux douaniers ; ces chiffres avaient évidemment un sens mystérieux, qu'il importait de pénétrer. Ils palpèrent gravement ce catalogue, et après l'avoir présenté au jour sous toutes ses faces, ils se décidèrent à me le rendre, malgré une méfiance manifeste et un vif désappointement de l'inutilité de leurs recherches.

La première station un peu importante depuis Orsova, frontière hongroise, est Semlin, ville peu importante, mais qui offre un peu d'intérêt grâce au voisinage de Belgrade, située en face de Semlin, sur la rive opposée. Belgrade, si souvent prise et perdue par les Hongrois, était considérée par eux, avec raison, comme leur principal rempart contre les invasions des Turcs. Aujourd'hui à Belgrade les clochers chrétiens sont côte à côte avec les minarets musulmans. Cette Hongrie, si bien défendue du côté de la Moldavie, de la Gallicie et de la Moravie, par la chaîne des

monts Krapacks, appelés Karpathes fort à tort, car en l'adouciissant on dénature ce nom si bien fait pour rendre par sa dureté le caractère sauvage de ces montagnes, la Hongrie, dis-je, se trouvait découverte vers le sud, vers ses ennemis les plus acharnés. Aussi les plus sanglants combats des annales hongroises furent-ils livrés près de Belgrade et pour sa possession.

J'en veux au Danube ; je ne retrouve plus ces sites étranges ou magnifiques ; ce n'est plus qu'une grande route liquide, qui semble avoir été créée tout exprès pour servir les intérêts commerciaux du Lloyd autrichien ; il se civilise, il offre des rives peuplées, sur lesquelles des petites villes laides et insignifiantes se montrent en nombre toujours croissant ; en voici une toujours laide, mais grande, c'est Péterwardein, forteresse assez importante.

Un agitation très-marquée se fit tout à coup sentir sur le bateau ; les passagers quittaient leurs cabines pour venir s'accouder aux balustrades du pont, un frémissement étrange se communiquait à tous les Hongrois qui se trouvaient à bord. « Voici la plaine de Mohacz, » se disaient-ils les uns aux autres, en désignant le bord du Danube. — Et le sentiment national est si fort chez cette nation, qu'ils semblaient presque aussi émus que s'ils se trouvaient au lendemain des journées mémorables où les destinées de leur pays se jouèrent à deux reprises sur ce sanglant champ de bataille. C'est à Mohacz, en effet, c'est sur la plaine qui s'étend jusqu'au bord du fleuve, que la nation hongroise fut écrasée par l'armée de Soliman ; vingt-quatre mille hommes furent massacrés ou noyés par les Turcs, et l'on trouva parmi les morts le roi Louis, qui, ne pouvant protéger son royaume, était mort en le défendant. Mais, hélas ! le sacrifice le plus éclatant, quand il est inutile, a moins de valeur que le plus humble bienfait. Les malheurs de cette journée épouvantable doivent en grande partie être attribués à la témérité inconsidérée du roi Louis, qui s'obstina à livrer bataille avec une armée trop inférieure en nombre. L'héroïsme de sa mort désarma l'historien, mais ne rachète pas les affreux malheurs causés par son obstination ; cette bataille de Mohacz livra la Hongrie à la merci de Soliman ; durant un siècle et demi, les Hongrois portèrent le joug des musulmans. Plus heureuse que tant d'autres nations, la nation hongroise eut dans cette même plaine de Mohacz un triomphe aussi éclatant et aussi décisif que sa défaite. Un aimant irrésistible l'entraînait vers ce champ de bataille qui avait vu accomplir sa ruine ; commandée par Charles de Lorraine, l'armée hongroise anéantit complètement, au mois d'août de l'année 1689, l'armée du grand vizir, et tous les fantômes qui peuplaient ces rives désertes, toujours frémissants de leur défaite, purent enfin, selon la croyance du pays, reposer en paix : ils étaient vengés.

Rien de plus mélancolique que l'aspect du Danube, depuis Mohacz jusqu'à Pesth. Des plaines sans fin, déserts de sable, presque aussi désolés que ceux de l'Afrique, alternent avec des marais tout aussi étendus, recouverts, à perte de vue, par des masses de joncs, dans lesquels les gémissements de vents éternels se font seuls entendre. L'immensité de la mer, que remplissent le mouvement et la puissance, élève l'âme ; la morne immensité de la terre l'accable du poids d'une insurmontable tristesse ; on n'y voit pas la grandeur, on y trouve le vide, dans lequel l'âme erre

éperdue, en proie aux horreurs de la solitude et de l'abandon. A quel espoir se rattacher, en effet, quand rien ne s'agit autour de soi, pas même la colère, qui,

du moins, laisse espérer l'apaisement et le pardon!

M^{me} ERMELINE RAYMOND.

(La suite au prochain numéro.)

MADAME DE STAEL

Deuxième article.

Nous avons remis à un second article quelques détails sur les ouvrages de madame de Staël, et nous venons aujourd'hui achever notre travail, qui cependant sera bien incomplet, si l'on considère l'influence que cette femme célèbre a exercée sur son époque, et la longue trace que ses œuvres ont laissée parmi nous.

Les goûts littéraires naquirent chez elle avec les premières lueurs de la raison ; à l'âge qui échappe à l'enfance, elle écrivait déjà et traitait, avec une jeune éloquence, des sujets graves qui faisaient, en ces temps de crise, l'entretien de la société brillante que madame Necker réunissait dans son salon.

Son premier ouvrage avoué, ce sont les *Lettres sur les Ecrits et le Caractère de J. J. Rousseau*. L'enthousiasme de la jeunesse y est fortement empreint ; elle y exprime des opinions qui étaient celles de son temps et surtout du monde où elle vivait, mais que plus tard, avec l'expérience et le sérieux de la vie, elle n'eût plus signées. Si cet ouvrage a fait honneur à son esprit, un autre révéla mieux la noblesse de son âme. Au plus fort de la Terreur, elle publia ses *Réflexions sur le procès de la Reine*, plaidoyer éloquent où, avec une habileté singulière, une pitié délicate, elle cherche à faire oublier la reine, pour ne montrer que la femme charmante, l'épouse dévouée, la mère tendre et courageuse. Ces paroles, parties du cœur, ont ému tout ce qui ne siégeait pas à la Convention ou au tribunal révolutionnaire ; et madame de Staël n'acquittait pas une dette, car jamais elle n'avait joui de la faveur de Marie-Antoinette, elle obéissait simplement au cri de sa conscience indignée.

Lorsque la paix intérieure eut ramené en France les goûts littéraires, madame de Staël publia un écrit intitulé : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des sociétés* ; brillamment écrite, fortement pensée, cette œuvre porte une irrécusable empreinte de tristesse et de désenchantement ; on devine une âme ardente qui a essayé de la vie et qui recule effrayée, qui voudrait proscrire jusqu'aux affections les plus légitimes, parce que, dans tous les sentiments exaltés, elle a rencontré la douleur. La religion n'était pas encore devenue un appui pour madame de Staël, et, profondément affligée, elle errait dans les ténèbres et n'invoquait pas la lumière.

Delphine date de la même époque. Ce roman, où les idées s'agitent beaucoup plus que les événements, où les personnages sont plutôt des abstractions que des caractères animés et vivants, offre peu d'intérêt

comme conception, mais en revanche il présente une étude approfondie des passions et des mouvements les plus délicats de l'âme. L'orgueil, la bonté, la politique, la raison, personnifiés en Léonce, en Delphine, en madame de Vernon, en M. de Lebensei, sont dessinés avec force, avec finesse, et des aperçus ingénieux y font goûter à l'esprit ce vif plaisir qu'excitent les idées nouvelles. Les événements du livre, mal conçus, mal amenés, ne sont qu'un cadre pour des réflexions et des sentiments où madame de Staël a exprimé avec abondance ce que lui avaient appris et la connaissance du monde et l'observation du cœur humain. *Corinne*, ouvrage beaucoup plus parfait comme style, est aussi plus intéressant comme création romanesque. On aime Corinne, cette femme en qui le génie s'allie à la plus touchante bonté ; écrivain spirituel, poète inspiré, elle n'eût fait connaître que l'admiration ; femme douce, vraie, aimante, elle fait naître la sympathie la plus vive. Les peintures de l'Italie sont belles, mais la seconde partie de l'ouvrage, alors que Corinne seule, délaissée, se tourne vers le Dieu qui soutient et console, nous paraît incomparablement la plus touchante. Le caractère de *Lucile* attendrit, mais il nous semble que l'auteur s'est trompé en parlant de l'Angleterre : si lord Nelvil eût amené à Londres sa belle épouse, l'improvisatrice du Capitole, elle eût été applaudie à outrance, et loin d'être bannie du monde le plus brillant, Corinne fût devenue le lion de la saison. Madame de Staël ne s'est pas assez souvenue que dans ce pays d'aristocratie, l'intelligence aussi en est une.

L'exil de madame de Staël loin de la terre chérie de France, nous a valu son livre *De l'Allemagne*, qui, un des premiers, a révélé aux Français ce monde d'outre Rhin, si étranger à leurs pères. Ce livre renferme de beaux et charmants chapitres, et d'excellentes traductions de quelques-unes des œuvres les plus remarquables de la muse germanique.

Nous arrivons au dernier ouvrage, le plus important peut-être de ceux de madame de Staël, ses *Considérations sur la Révolution française*. C'est un livre de politique et d'aspirations généreuses, mais impossibles, vers la liberté. Elle s'inspirait à la fois des premiers souvenirs de la révolution — alors qu'elle était pure encore — de l'horreur que lui avait laissée la tyrannie militaire, de l'impression produite sur elle par les institutions de l'Angleterre ; elle écrivait avec un enthousiasme convaincu, mais son admiration sans réserve pour les libertés anglaises l'a souvent égarée. Les premiers chapitres où elle retrace ce qu'elle a

vu de la révolution, sont curieux et remarquables.

Ce fut sa dernière œuvre ; la mort tenait déjà sa proie lorsqu'elle achevait ce livre, suprême hommage à la mémoire de son père, à cette image chérie qui avait dominé sa vie entière, et qui présidait à son trépas (1). Le talent de madame de Staël s'est épuré en mûrissant ; la fougue de ses premières années apaisée, un sentiment moral, religieux, se répandit dans ses écrits ; l'ordre s'établit dans sa riche pensée, son style devint plus clair et se débarrassa du jargon sentimental qui nous gâte bien des pages de *Del-*

phine ; la règle et l'harmonie présidèrent de plus en plus aux créations de cette belle intelligence.

Ses lettres, trésor de sa famille et de ses amis, étaient délicieuses de cœur et d'abandon. Ses mots heureux étaient répétés, et l'on peut moissonner dans ses livres une ample gerbe de pensées heureuses, fortes ou brillantes ; mais en la lisant, combien l'on déplore que cette femme de génie, ce caractère généreux et tendre, n'ait pas eu, dès l'enfance, le soutien d'une religion solide et pratique, qui lui eût fait trouver ici-bas ce bien idéal qu'elle cherchait,

Que toute âme désire,

Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

La foi de Bossuet et de Fénelon manquait à cette âme ; ce beau talent a trop demandé à la terre, et pas assez au ciel.

M. B.

(1) « Au-dessus de la porte du tombeau de marbre noir où sont ensevelis M. et madame Necker et madame de Staël, on voit un bas-relief dont madame de Staël a indiqué le sujet au sculpteur. Elle y est représentée à genoux, pleurant sur le sarcophage de ses parents qui semblent lui tendre la main du haut du ciel. »

(*Moniteur* du 10 août 1817.)

BIBLIOGRAPHIE

SCÈNES

DE

LA VIE CHRÉTIENNE

PAR M. E. DE MARGERIE.

Deuxième série.



Pendant longtemps ce fut une question très-controversée que celle de l'utilité et de la bienséance des romans. Les sévères auteurs du siècle de Louis XIV, Bossuet, Bourdaloue, l'école de Port-Royal tout entière, désapprouvaient hautement ces fictions qui laissent errer l'âme dans un monde imaginaire, où l'on désapprend les désirs et les chagrins de celui-ci : Fénelon même ne fut pas à l'abri du blâme de ses collègues dans l'épiscopat, lorsqu'il publia *Télémaque*, ce roman moral et politique, où secrètement, sous le voile de l'antiquité, il cachait les aspirations de son génie. Madame de Sévigné, qui lisait avec tant de plaisir les aventures du grand Cyrus, méritait une fois de plus, par cette lecture, le nom de *jolie païenne*, que Nicole lui donnait, et ces questions, si souvent agitées autrefois, dans le monde religieux et littéraire, ne sont pas encore résolues. Cependant, de nos jours, en présence de ce débordement de livres attrayants par la forme, d'une lecture entraînant et facile, en présence de ce danger qui se glisse partout, au bas du journal, à la gare du chemin de fer, dans les publications à deux sous, comme dans les plus célèbres revues, quelques bons esprits ont cru qu'il fallait combattre l'ennemi avec ses pro-

pres armes sur son propre terrain, et faire servir l'imagination à la diffusion des bonnes doctrines, des sentiments purs, des principes élevés de la morale chrétienne. Le roman n'est que trop souvent l'apothéose du laid, c'est-à-dire du vice ; il est une chaire de *pestilence*, élevée au milieu de la société, et d'où partent les enseignements pervers, les insinuations perfides, les tableaux dangereux, qui font entrer dans l'âme l'oubli du bien et du beau, l'oubli de Dieu et du devoir ; le roman chrétien, tout au contraire, sous une fable, doit receler une leçon utile : il faut qu'il élève le cœur, qu'il lui fasse sentir l'inappréciable attrait de la souveraine Vérité ; ce n'est pas un sermon, ce n'est pas une dissertation philosophique, ce n'est pas de la didactique, ni de l'éloquence, c'est un récit d'où l'enseignement découlera de lui-même, parce qu'on y verra ce que la religion peut produire de grand, de noble dans les cœurs qui se sont donnés à elle. Qui donc ignore le bien et le mal que la lecture sait opérer ? Qui n'a connu de jeunes âmes perverties par les mauvais livres ? Qui n'a déploré l'abus du raisonnement, de l'imagination, du style, des plus belles facultés, en un mot, en voyant où, trop souvent, ces dons précieux ont conduit auteurs et lecteurs ? Et il ne serait pas permis de réagir contre une littérature perverse, et d'offrir à cette classe nombreuse qui veut des livres et des livres amusants, des pages innocentes, délassant sans corrompre et pouvant plaire sans nuire ? Il ne serait pas permis, à côté du poison, de présenter le remède ? Il faudrait laisser la place libre au mal et assister, les bras croisés, à ces assassinats moraux, à ces homicides des âmes, sans même tenter un effort pour préserver les victimes ? Cette thèse serait difficile à soutenir ; en d'autres temps, alors que la lecture

n'était pas devenue un impérieux besoin, on pouvait combattre les fadaïses par les livres sérieux et bons ; aujourd'hui que les esprits, amollis et fatigués, veulent des lectures faciles, et ne veulent guère que celles-là, il faut leur en fournir au moins qui ne soient ni un sujet de scandale, ni une continuelle invitation à l'immoralité. C'est là ce que M. de Margerie a parfaitement bien démontré dans sa préface, c'est là ce qu'il démontre encore par ses livres, couronnés d'un si juste succès.

Le nouveau volume que nous annonçons renferme plusieurs *Nouvelles*, dont les deux premières surtout, *Alban* et *Xantippe*, nous paraissent remarquables et distinguées. Alban est entré dans la vie par la belle porte : il est jeune, noble, riche ; ses sentiments sont généreux et bons, mais ils le sont d'instinct seulement, car Alban n'est pas chrétien. Le bon Dieu amène au-devant de lui la plus grande félicité d'ici-bas : une femme belle, éclairée, pieuse, qui accomplira l'œuvre divine dans cette âme. Alban aime Marie, il aspire au moment où elle sera toute à lui, où elle portera son nom, mais une fade plaisanterie, tombée des lèvres d'une femme mondaine, ébranle cet amour si pur, cette affection qui devait être éternelle. Quoi qu'en dise sa conscience, Alban, sous le feu de cette moquerie, se trouve ridicule d'avoir voulu s'ensevelir en province, se dévouer à la vie de famille et aux bonnes œuvres, et s'enterrer avant d'avoir vécu. Il rompt son mariage, il va à Paris, il vit enfin de cette vie si promise ; jeune homme, il connaît les plaisirs ; homme plus mûr, il connaît l'ambition et les joies de l'orgueil ; mais dans toutes les coupes qu'il boit, il trouve l'ennui, l'inexorable ennui qui fait le fond des choses humaines. La tristesse et le vide de son cœur l'amènent à Dieu, et le souvenir de ses jeunes années lui revient tout entier. Il revoit Marie, libre et fidèle ; elle l'accepte, elle lui pardonne, mais le bonheur qu'ils espéraient pour l'automne de leur vie ne devait pas éclore. Marie meurt, laissant Alban affermi pour jamais dans la voie qui mène au ciel. Ce petit drame, qui montre ce que peut le respect humain sur une âme que la lumière d'en haut n'éclaire pas, et combien sont faibles les esprits forts, est un grand enseignement ; il y règne, surtout à la fin, une tristesse mâle et salubre qui fortifie le cœur et qui est aussi éloignée de la mélancolie nuageuse des romanciers modernes que la philanthropie l'est de la charité, ou la sensiblerie de la sensibilité.

Xantippe, grâce à la patience de son mari, est un type assez connu, et plutôt à Dieu qu'Athènes seule en eût vu l'échantillon ! Mais la pauvre nature humaine se retrouve partout, et même sous la loi salutaire du christianisme, il est des caractères non domptés qui n'apportent dans leur intérieur que troubles, tristesses et violences. Telle est madame de Vaufrileuse, dont M. de Margerie nous trace le portrait :

« Madame Athénais de Vaufrileuse était belle, très-belle, mais de cette beauté que, dans le jargon du jour, on appelle peu sympathique. Une taille élevée, un port de reine, une chevelure noire, dont les bandeaux épais encadraient harmonieusement (toujours style de feuilleton) le visage le plus régulier du monde, des yeux profonds, une bouche fine, des dents blanches et petites ; c'était là un ensemble remarquable, et qui, pour ravir non plus seulement l'admiration, mais le cœur, n'attendait qu'un peu de grâce et de douceur.

» La belle Athénais avait, au contraire, quelque chose de roide, de dur, de sec, sous les dehors les plus civilisés.

» Quel profil mérovingien ! ne pus-je m'empêcher de me dire tout bas, en regardant du coin de l'œil cette tête surmontée d'une natte, sorte de couronne murale qui la faisait ressembler ainsi quelque peu aux statues de la place Louis XV.

» Pendant que je poursuivais le cours de mes réflexions, un domestique laissa tomber une assiette qui se brisa. Madame de Vaufrileuse lui adressa d'abord un regard à le tuer sur place, puis des reproches articulés à voix basse, mais si vifs, que je me demandai ce qu'elle eût dit si le pauvre valet eût mis le feu au château, ou laissé tomber dans l'étang le jeune Léopold.

» Cet incident était à peine vidé que, je ne sais à quel propos, une discussion s'éleva entre le vicomte et la vicomtesse. Roger, qui a toujours été taquin et pointilleux, soutenait son opinion avec une certaine vivacité. Madame de Vaufrileuse mettait à défendre la sienne un feu et une insistance que je ne comprenais pas chez une femme d'esprit ; car il s'agissait de savoir s'il y avait au bourg voisin quinze cents habitants ou bien deux mille.

» Ces petits échantillons me montraient, chez madame de Vaufrileuse, un caractère entier, une âme violente et froide en même temps. Je me disais même qu'elle était colère, et j'avais vu dans ses yeux, lors du bris de l'assiette, un éclair de fureur qui m'avait effrayé... »

Mais deux sentiments sont restés entiers dans le cœur de *Xantippe* : c'est l'amour maternel et la foi. Un jour, elle s'aperçut que ses emportements jetaient dans une profonde tristesse son jeune fils, enfant à l'âme angélique, qui aurait eu besoin d'une atmosphère de paix et de douceur ; cette découverte pénible calma tout à coup la violence de madame de Vaufrileuse ; son caractère fougueux était humilié et dompté, car, avant tout, elle voulait le bonheur de son fils. La foi fit le reste : aidée par elle, *Xantippe* lutta, triompha, et elle, qui jadis marchait toujours armée en guerre, devint un de ces cœurs pacifiques de l'Évangile, qui sont bienheureux parce qu'ils sont appelés enfants de Dieu.

Les Amis d'Afrique sont le récit d'un héroïque sacrifice à l'amitié ; *l'Esprit chrétien* est probablement un croquis fait d'après nature, et qui retrace à merveille le vide et les travers d'une religion tout extérieure, et qui n'a pas encore imbibé les fibres.

Quant à la dernière nouvelle du volume : *le Prie d'une âme*, nous pensons qu'il faut être entré bien avant dans le sens de l'Évangile pour en comprendre la beauté ; elle ne s'adresse pas au lecteur vulgaire, mais au chrétien éclairé, nourri des sucs les plus purs du christianisme, à celui qui sait, par la méditation et la prière, ce que vaut une âme rachetée du sang d'un Dieu ; les autres n'y trouveront qu'exagération, impossibilité, fanatisme poussé au delà des limites du réel et du probable. Cependant l'histoire de Laurence n'est que celle de tant de vierges martyres qui ont préféré le salut de l'âme au salut du corps ; elle, plus courageuse peut-être, a offert en holocauste une vie qui lui était mille fois plus chère que la sienne propre. Nous le répétons, cette nouvelle de M. de Margerie a une beauté sévère qui n'est pas à la portée de tous ; c'est une page qui fera couler des larmes de

sympathie et suscitera de violentes objections, qui fera naître l'admiration ou l'indignation, mais qui ne laissera pas indifférent. Le reste de son livre, ne s'adressant plus aux exceptions, est destiné à produire un bien solide, durable, à populariser cet esprit chrétien dont l'auteur parle en si bons termes, et à faire une heureuse concurrence à la littérature de

feuilleton dont nous sommes inondés. Disons-le à ceux qui aiment la lecture et qui souvent vont s'abreuver aux sources dangereuses : — Vous trouverez ici un vif intérêt, un style charmant, des vues spirituelles et neuves ; on y parlera à votre cœur par la vérité, à votre esprit par la finesse et le naturel. Qu'iriez-vous chercher ailleurs ?

M. B.

WILHELMINE DE BLOUMENNTAL

(Suite.)

V

« Mina !

— Charles !

— Mademoiselle de Bloumenntal !

— Monsieur de Berg ! »

Et nous restâmes en face l'un de l'autre, stupéfaits de nous retrouver ainsi.

Mina, toute tremblante, s'assit et me fit signe de prendre un siège. Moi aussi, j'étais ému ; j'attirai une chaise auprès de celle de Mina, et je lui tendis la main. Mais au lieu de répondre à cet appel, mademoiselle de Bloumenntal se couvrit les yeux de son mouchoir et fondit en larmes.

« Vous ici ? dis-je avec l'accent d'une profonde tristesse. Vous, que ma mère chérissait ! vous la compagne de mes jeunes années ! devais-je vous retrouver ainsi ? »

Mina continuait de pleurer.

« Oh ! je vous en prie, parlez-moi ! faites-moi connaître l'affreux malheur qui vous a privée de vos protecteurs naturels !... Notre ancienne affection est-elle effacée de vos souvenirs ?... Ne suis-je plus pour vous le bon Charles, si maladroit, si gauche, dont vous avez tant de fois réparé les maladrotes et excusé les gaucheries ?... Croyez que mon amitié pour vous est toujours la même ! Votre vue me rappelle mille souvenirs bien chers !... »

— Que puis-je vous dire ? répondit-elle, en s'essuyant brusquement les yeux, et en s'efforçant de sourire. Nos deux mères s'aimaient tendrement, mais depuis le départ de madame de Berg pour la résidence, le sort n'a cessé de nous accabler.

— Et ma mère l'a ignoré ! m'écriai-je.

— A quoi bon, reprit Mina, affliger son cœur par le tableau de nos souffrances ? C'est coup sur coup que l'infortune nous a frappés !... Ma pauvre mère m'a été enlevée en quelques jours ; la vôtre, monsieur de Berg, l'avait précédée dans la tombe de peu de mois seulement... Le malheur est entré dans notre maison sous toutes les formes. La sœur de mon père, mademoiselle Dorothee de Bloumenntal, a senti sa raison faiblir peu à peu, et lorsque, par suite du procès qui nous a ruinés, elle s'est vue dépouillée de tout ce qu'elle possédait, le chagrin a achevé ce que le chagrin avait commencé.

— Aviez-vous donc oublié, Mina, que vous possédiez en moi un ami ? n'avez-vous jamais pensé à m'adresser un mot, à me demander des conseils, un appui ?

— Si nos deux mères avaient encore vécu, répondit Mina, peut-être aurais-je osé vous écrire... mais je vous savais heureux, en faveur à la cour... depuis des années nous ne nous étions pas vus... le malheur a sa pudeur... Vous devez le comprendre, monsieur de Berg, vous, chez qui ma mère avait reconnu une âme généreuse !

— Mina ! je suis toujours le même. Mon oncle a appris de ma mère à estimer votre famille. Ce n'est point mon appui, c'est le sien que je vous offre.

— Hélas ! que pourrait faire M. de Stourm ?

— Il pourrait prendre connaissance de ce procès qui, dites-vous, vous a ruinée ; la justice est quelquefois aveugle...

— Ma tante n'est plus en état de donner aucun renseignement sur cette malheureuse affaire ; dans un accès de démence, elle a perdu ou déchiré un acte, qui, m'a-t-on dit, nous aurait donné gain de cause... Quel était cet acte ? je ne puis vous le dire ; nous autres femmes, nous sommes complètement ignorantes en affaires.

— Nous reviendrons sur ce sujet. Je ne sais pour quoi, mais j'espère que mon oncle et moi nous pourrions vous être utiles. Permettez-moi de vous demander...

Je m'arrêtais, ne sachant comment m'y prendre, pour faire une question si délicate.

« C'est à moi de vous demander, reprit Mina qui me devina sans doute, par quel hasard vous êtes venu ici ? »

— Pour prier mademoiselle Wilhelm, peintre, de faire la copie d'un vieux tableau que... sur sa réputation...

— Allons ! allons, dit Mina en s'efforçant de sourire, la réputation de mademoiselle Wilhelm n'a pu arriver jusqu'à vous, monsieur de Berg !

— C'est me dire, repris-je avec une feinte gaité, que je suis tout aussi maladroit, tout aussi gauche qu'autrefois dans mes inventions ; ce n'est pas poli, mais je vous le pardonne, en faveur de notre vieille amitié. Eh bien ! pour être vrai, je dois vous avouer,

Mina, que je suis la cause première de la perte du tableau qui était hier sur ce cheval. »

Mina rougit, puis pâlit, et demanda d'une voix altérée : « Comment cela ? »

Je lui racontai alors, avec une entière franchise, ce que j'avais fait pour complaire aux caprices de quelques jolies femmes du monde qui avaient voulu, à tout prix, avoir une fenêtre, d'où elles pussent voir l'entrée du prince étranger.

« Pardonnez-le-moi, monsieur de Berg, dit Mina ; mais j'avoue que j'ai presque maudit ces *heureux* de la terre qui avaient cru pouvoir disposer ainsi de la demeure du pauvre. »

— Mina ! j'espère vous faire bénir au contraire cette malencontreuse journée ! Seulement, il faut me permettre de vous présenter mon oncle.

— Oh ! s'écria-t-elle, M. de Stourm, si haut placé dans l'estime de S. A. Monseigneur le landgrave...

— Mon oncle, interrompis-je vivement, est bon comme l'était sa sœur, ma mère vénérée : il aime à aller au-devant d'un malheur non mérité, et, je le répète, Mina, vous bénirez le hasard tout providentiel qui m'a conduit près de vous ! »

Mina sourit tristement, puis elle dit :

« Merci de vos paroles affectueuses ; ce sont les premières qui me sont adressées depuis bien longtemps, et elles me pénètrent d'une profonde et douce gratitude ! »

En ce moment une voix chevrotante se fit entendre dans la pièce voisine ; cette voix chantait une vieille chanson avec laquelle ma mère m'avait bercé bien des fois... Je tressaillis et je regardai Mina. Elle était devenue fort pâle.

« Heureusement pour ma pauvre tante, dit-elle en baissant les yeux, sa démence ne lui présente que des idées riantes. Sans cesse elle rêve tout haut de bals, de fêtes, de plaisirs, et se parer est la principale occupation de sa vie. Ah ! Charles, que l'existence est amère auprès de ces pauvres êtres privés de raison !

— Merci, lui dis-je, merci, de m'avoir traité enfin comme autrefois. A-t-on essayé de guérir mademoiselle de Bloumenenthal ?

— Hélas ! on dit que son état est incurable ! et d'ailleurs... »

Mina s'interrompit... je devinai sa pensée... La perte de la fortune de toutes les deux avait privé Mina de la possibilité de faire soigner sa tante.

La porte du fond s'ouvrit doucement, et mademoiselle Dorothée, parée de tout ce qu'elle avait pu trouver de rubans et de vieilles fleurs, s'avança d'un air radieux... A ma vue, elle s'arrêta. Sa figure exprimait un profond étonnement. La miennne ne lui plut pas apparemment, car elle se glissa derrière sa nièce, et là, se penchant sur l'épaule de Mina, elle me regarda de nouveau d'un air effaré.

« Ma tante, c'est un ami, dit Mina doucement.

— Un ami ? répéta la pauvre femme.

— Oui, un ami du château de Bloumenenthal.

Mademoiselle Dorothée se redressa et dit :

« Il est beau le château de Bloumenenthal ! on y chante, on y rit, on y danse ! »

Et elle se mit à rire, de ce rire idiot qui fait tant de mal.

Mina se leva, prit sa tante par la main, et la reconduisit dans la pièce du fond en lui adressant quel-

ques mots que je ne pus entendre, et elle referma la porte.

« Vous connaissez maintenant, dit-elle en restant debout, toute l'étendue de notre malheur, malheur sans remède !

— Non, Mina ! m'écriai-je, et je me levai à mon tour, car je compris que ma visite, en se prolongeant, pouvait devenir indiscrete. Non, ce malheur n'est pas sans remède. Me permettez-vous de parler de vous à mon oncle, de lui tout dire ?

— A quoi bon, monsieur de Berg, l'importuner d'une chose à laquelle il ne peut rien ?

— Accordez-moi la permission que je vous demande, Mina, accordez-la-moi dans l'intérêt de votre pauvre tante ! Des soins bien dirigés pourraient lui rendre la raison, votre devoir est de le tenter, du moins.

— Faites ce que vous jugerez convenable, monsieur de Berg, répondit Mina après un moment de réflexion. Veuillez seulement songer, qu'isolée comme je le suis, dans une ville où personne ne me connaît, il n'est pas possible que nous nous voyions souvent...

— Je le comprends ; mais je peux agir du moins auprès de mon oncle... qui fera le reste.

— Songez aussi, ajouta-t-elle vivement, que je n'accepterai rien, si ce n'est le produit du travail qu'on pourra me procurer.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Adieu Mina, ou plutôt au revoir, car nous nous reverrons, n'est-ce pas, vous permettrez à l'ancien ami de vous visiter quelquefois ?

— Non, pas ici ! s'écria-t-elle.

— Non, non, pas ici ! mon oncle, je l'espère, trouvera moyen de vous procurer une retraite plus digne de vous. »

Je pressai avec respect sa main dans les miennes, et après lui avoir jeté un dernier regard, je me retirai.

La porte se referma aussitôt derrière moi.

Je restai quelque temps immobile, le cœur oppressé, écoutant attentivement si aucun bruit ne se faisait entendre dans l'escalier. Tout était silencieux. Je descendis rapidement, et je pus m'échapper de l'obscur allée sans avoir rencontré personne.

De même qu'en venant j'avais fait un long détour, de même je fis un long détour en m'en retournant. Ce que je venais d'apprendre m'avait causé une émotion bien douloureuse. Retrouver dans une telle détresse la compagne des jeux de mon enfance, cette jeune fille que ma mère avait si tendrement aimée, et que, je le savais (ou plutôt je l'avais su jadis), son désir était de voir devenir un jour la femme de son fils !... C'était affreux ! Comment avais-je pu oublier tout cela ? Hélas ! comme on oublie dans la jeunesse ! Des études graves, souvent arides, les devoirs imposés par le monde dans lequel je vivais, n'avaient point laissé place aux rêveries qui nourrissent le souvenir... Puis revenant à la pensée du malheur actuel, je me dis que, sans nul doute, mon bon oncle rendrait à mademoiselle de Bloumenenthal tous les services en son pouvoir ; mais ce qui importait le plus pour le moment, c'était de procurer à elle et à sa malheureuse tante une demeure plus convenable que celle où l'infortune les avait conduites. Malheureusement mon oncle, vieux garçon, ne pouvait leur offrir un asile...

Soudain, me frappant le front, je me mis à courir

comme un fou vers l'un des faubourgs de la ville. Là demeurait une vieille amie de ma mère ; oui, bien vieille, car elle était depuis longtemps elle-même mère de famille, lorsque ma mère s'était mariée. J'avais négligé plus d'une fois dans ma vie la bonne madame de Walter, jamais pourtant aussi complètement qu'à dater du jour où l'on m'avait posé comme prétendant à la main de mademoiselle d'Altermann. En toute autre circonstance j'aurais hésité à la pensée des reproches que j'allais essayer ; mais il s'agissait d'obtenir la protection de madame de Walter pour Mina, et je sonnai résolument à sa porte.

« M. de Berg, conseiller intime ! répéta madame de Walter après que le domestique m'eut annoncé. Par l'effet de quel prodige a-t-il porté ses pas vers ce lointain quartier ?

— Ah ! madame, dis-je en saluant avec un profond respect, je suis bien coupable. Mais vous êtes si bonne...

— Mettez-vous là, monsieur l'inconstant. Et, de la main, elle m'indiquait un siège auprès de son fauteuil. Je sais de vos nouvelles.

— Vraiment, madame ?

— Oh ! je ne vis pas tellement en recluse que les bruits du monde n'arrivent pas quelquefois jusqu'à moi. La belle et insensible Hélène s'est-elle enfin laissée toucher, et venez-vous m'annoncer votre mariage ?

— Madame, la belle et insensible Hélène est toujours la même, et moi je suis toujours le même aussi, c'est-à-dire maladroite. »

Madame de Walter sourit.

« J'ai aussi entendu parler de cela, dit-elle.

— De quoi, madame, je vous prie ?

— Mais d'une fenêtre sur les toits que vous avez voulu changer en *belvédère*. »

La rougeur de la colère me monta jusqu'au front.

« Qui a pu vous dire, madame ?... »

— Le bruit en court par toute la ville. Il paraît que les dames auxquelles vous aviez fait cette galanterie avaient compté sur un balcon d'où elles pourraient être vues. Jugez si la déception que vous leur aviez préparée les a rendues furieuses contre vous ! Heureusement ce n'est plus comme de mon temps.

— Pourquoi donc, si j'ose le demander ?

— De mon temps, la *chansonnette* était en vogue, et l'on aurait chansonné bel et bien M. le conseiller intime, en dépit de la haute faveur dont il jouit à la cour... Voyons, voyons, ne vous fâchez pas, et dites-moi comment, avec votre caractère sérieux et le titre dont vous êtes revêtu, vous avez pu vouloir marcher sur les brisées de ces jeunes gens, dont l'unique mérite est de se mettre au service des femmes à la mode ? Laissez tout cela, mon cher conseiller intime, à ce monde frivole dont vous n'êtes pas, et dont vous ne pouvez être. Mais puisque vous n'avez pas à m'annoncer votre mariage, quel motif vous attire chez moi, après m'avoir délaissée si longtemps ?

— Je viens, madame, recommander à une bonté que je sais être inépuisable, deux personnes dignes de votre intérêt.

— Parlez, monsieur de Berg, je vous écoute. Nous autres, vieilles femmes, nous n'avons pas d'autres moyens de nous faire aimer que d'être obligeantes et bonnes. »

Je racontai à madame de Walter tout ce qui s'é-

tait passé depuis la veille, appuyant, je l'avoue, avec un peu de rancune, sur l'indifférence avec laquelle la belle Hélène avait appris la perte du tableau du pauvre artiste.

Madame de Walter était toute attention ; ses yeux ne me quittaient pas.

« Non, vous n'aimez pas mademoiselle d'Altermann, dit-elle, et j'en suis bien aise. Un homme épris aurait trouvé des excuses à ce qui n'en a pas : la sécheresse du cœur. Continuez. »

Et je continuai.

Au nom de mademoiselle de Bloumenenthal, madame de Walter bondit sur son fauteuil.

« Mademoiselle Dorothée, mademoiselle Wilhelmine de Bloumenenthal réduites à cette extrême détresse ! s'écria-t-elle ; mais c'est affreux ! affreux !

— Elles ont l'honneur d'être connues de vous, madame ?

— Je les ai vues chez madame votre mère, lorsque, sur son invitation, j'allais, de temps en temps, passer quelques jours avec elle à la campagne. Mademoiselle Dorothée a toujours eu l'esprit faible ; quant à Wilhelmine, c'était une charmante petite fille, gaie, espiègle, et dont les traits, sans être réguliers, avaient de l'agrément.

— Telle elle est encore, madame.

— Que faire, mon Dieu ! que faire ?

— Avant tout, madame, leur procurer un asile.

— Vous avez raison, mon cher conseiller intime ; elles viendront chez moi ! Et madame de Walter sonna vivement.

— Madame, elles n'accepteront pas...

— Ma voiture, dit-elle au domestique qui avait paru à l'instant ; puis elle ajouta : Je voudrais bien voir cela ! Ah ! vous croyez, monsieur de Berg, que parce qu'on est vieille, on a perdu tous ses moyens de séduction ?

— Personne, madame, de ceux qui ont le bonheur de vous connaître, ne peut le croire.

— Flatteur ! Où allez-vous ?

— Je compte rentrer chez moi.

— Vous ne pouvez m'accompagner, et nous prenons chacun une direction différente. Adieu, je veux agir promptement, et revenez ce soir. »

La femme de chambre parut, apportant un mantelet, un chapeau, et je compris qu'il fallait laisser madame de Walter faire à sa guise.

VI

Je m'en allai pensif, me demandant de quelle façon madame de Walter pourrait s'y prendre pour ménager la délicate susceptibilité de Mina, et pour lui faire accepter ses offres généreuses...

« Enfin, monsieur, je rencontre Votre Grâce, dit Hanz, que je vis tout à coup devant moi. Voilà plus d'une heure que je cours toute la ville pour trouver Monsieur.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je étonné.

— M. de Stourm est depuis ce matin au palais, et déjà deux personnes sont venues chercher Votre Grâce de la part de S. A. monseigneur le landgrave, et voilà cinq ou six fois que madame de Krouze envoie son valet demander la réponse à cette lettre. »

J'ouvris machinalement la lettre que Hanz me présentait. Madame de Krouze m'écrivait :

« Êtes-vous donc fou, et voulez-vous absolument perdre la partie? Venez! »

« Hanz, dis-je à mon valet, allez dire à madame de Krouze que je suis mandé au palais, mais que j'aurai l'honneur de la voir dès que je serai libre. » Et je courus où le devoir m'appelait.

J'avais fait attendre Son Altesse et tout le conseil; aussi je fus reçu avec un air de hauteur auquel je n'étais pas accoutumé. Ceci acheva de me troubler. Les réponses que je fis aux questions qui me furent adressées prouvèrent que mon esprit était ailleurs, et la froideur du prince devint de plus en plus marquée.

Au sortir de la séance, mon oncle me poussa vers sa voiture.

J'eus à subir, le long du trajet, l'énumération de tous les griefs dont je m'étais rendu coupable depuis que ma folle passion pour mademoiselle d'Altermann me faisait perdre la tête. En vain j'essayai de me disculper, mon oncle ne voulut rien entendre. Il me déclara que si je persistais dans la pensée de ce mariage, il me déshériterait!... Et ce fut dans les dispositions les plus mauvaises du monde que je me rendis chez madame de Krouze, aussitôt que mon oncle m'eut quitté.

« Enfin! » dit-elle en me voyant paraître.

Je m'inclinai en silence, et je m'assis auprès d'elle, sur le siège qu'elle m'indiqua.

« Que s'est-il donc passé cette nuit, au bal de la cour, entre Hélène et vous? demanda madame de Krouze. Vous vous êtes posé, m'a-t-elle dit, en homme *incompris*; et cela juste au moment où Hélène était pour vous dans les dispositions les meilleures du monde! car elle ne vous en veut pas du tout de cette fenêtre sur le toit que vous avez louée à son intention. »

Je m'inclinai de nouveau.

« Êtes-vous donc devenu muet? s'écria madame de Krouze impatientée.

— Madame, dis-je avec une froideur polie, j'oserais prier de laisser dans l'oubli tout le passé.

— Comment?... A mon tour, je ne vous comprends pas!

— Mademoiselle d'Altermann est charmante, mais il n'y a entre nous aucune sympathie.

— Quelle idée! Hélène, je vous assure, commence à vous trouver aimable.

— Mademoiselle d'Altermann a bien de la bonté. Votre prévention en ma faveur, madame, prévention dont je suis fort honoré, m'a fait faire quelques démarches que je regrette... Heureusement je me suis trouvé perdu dans la foule des prétendants, et personne ne s'apercevra que je me retire. »

Madame de Krouze se leva brusquement, mais pour se rasseoir aussitôt.

« Vous vous retirez! vous vous retirez! s'écria-t-elle stupéfaite. Mais Hélène vous aurait accepté pour époux, je vous l'assure.

— J'ai tout lieu d'en douter, madame.

— Mais, monsieur de Berg, vous faites à mademoiselle d'Altermann une mortelle injure! Que dira-t-on dans le monde?

— Rien, madame; car, je le répète, j'ai passé inaperçu dans la foule des prétendants, et si M. et madame d'Altermann veulent bien me recevoir comme

jadis, il n'y aura pas de rupture aux yeux du monde, de même qu'il n'y en a pas, en effet. »

Madame de Krouze resta un moment silencieuse.

« Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle tout à coup, que je me sois mêlée de cette affaire! Hélène si recherchée, Hélène refusée!... »

— Pardon, madame, c'est exagérer un peu les choses. Nous avons tous, j'ose le croire, quelque savoir-vivre, et avec du savoir-vivre on sauve les apparences. Tout le monde ignore ce qui se passe entre nous en ce moment; la réputation de mademoiselle d'Altermann ne souffrira donc aucune atteinte de ce qui, en réalité, n'est pas un refus, puisque, de part ni d'autre, il n'a jamais été dit un mot des projets que vous, madame, et quelques amies de mademoiselle d'Altermann aviez formés. »

Madame de Krouze se mordit les lèvres, et me lança un regard de courroux. Cette fois, je ne pouvais me placer au rang des hommes *incompris*.

« Si jamais, s'écria-t-elle, je me mêle de mariage!... » Et elle frappa le tapis de son joli pied.

Comme je gardais le silence, elle se retourna vers moi et me toisa de la tête aux pieds, d'un air qui me fit monter le sang à la figure. Me contenant avec peine, je lui dis :

« Madame, se mêler de mariage est, en effet, quelque chose de très-grave; mais veuillez me seconder, veuillez être ce que vous avez toujours été pour moi, indulgente et bonne; veuillez ne répéter à personne ce qui se dit entre nous, et je vous engage ma parole d'honnête homme que la réputation de mademoiselle d'Altermann ne souffrira aucune atteinte. »

Le ton qui avait accompagné ces paroles fit comprendre à madame de Krouze que tout était fini.

Elle resta assez longtemps absorbée dans ses réflexions.

« Oni, dit-elle avec l'élan d'un bon cœur, la plus coupable dans tout ceci, c'est moi. J'ai agi avec une étourderie impardonnable. Vous avez raison, monsieur, la discrétion est un devoir pour vous et pour moi. A vous dire vrai, ajouta-t-elle, et un sourire reparut sur ses lèvres, j'ai beaucoup exagéré les bonnes dispositions d'Hélène en votre faveur. Au fait, je crois que vous ne vous convenez ni l'un ni l'autre; continuez de venir à mes soirées; continuez d'aller à celles de M. et de madame d'Altermann; vous n'avez jamais été un soupirant bien empressé... »

— Ni bien adroit, ajoutai-je en souriant à mon tour.

— A propos, qu'est-ce que cette histoire d'un tableau mis en miettes, à la grande désolation de l'artiste dont nous avons envahi la demeure?

— Ce malheur, madame, répondez-je en éludant la question, a été réparé autant qu'il pouvait l'être.

— Vous verra-t-on ce soir au cercle de madame de Holtz?

— Je n'ose l'espérer madame, car j'ai un engagement pour ce soir.

— Au fait, tant mieux! J'ai besoin de parler à Hélène et à sa famille avant que vous vous rencontriez de nouveau. »

Je m'inclinai sans répondre; ces paroles étaient l'aveu que la famille d'Altermann avait vu en moi un mari, et je plains Hélène d'avoir été ainsi livrée à l'imprudente étourderie de quelques jeunes femmes.

Quoique impatient de me retirer, je crus devoir

rester encore, et parler des bons souvenirs que le prince étranger avait laissés à la cour. Une visite fut heureusement annoncée, et madame de Krouze me salua de l'air gracieux auquel elle m'avait accoutumée, de sorte que la visiteuse, qui était une des dames de l'aréopage, ne put avoir aucun soupçon de ce qui venait d'être dit.

Un soupir d'allègement sortit de ma poitrine lorsque je fermai derrière moi la porte cochère de cette maison.

Je ne me trouvais point parfaitement innocent dans toute cette affaire; par vanité, par faiblesse, je m'étais laissé entraîner à paraître rechercher une jeune fille qui, jusqu'alors, n'avait certainement pas pensé à moi. Je me promis que, du moins, ma conduite envers elle laisserait dans le doute si, comme tant d'autres, je n'avais pas été refusé.

Que ces amitiés de jeunes femmes sont dangereuses! me disais-je tout en me rendant chez madame de Walter. Pauvre Hélène! elle paiera du malheur de toute sa vie celui d'avoir été élevée en enfant gâtée. Mais, du moins, nous ne serons point malheureux l'un par l'autre!

Mon désir de savoir si madame de Walter avait réussi à entraîner Mina chez elle m'avait fait devancer l'heure du rendez-vous. Je fus reçu cependant. Madame de Walter était seule.

« Elle est ici, dit-elle en souriant, mais elle n'est point là. »

Madame de Walter me raconta alors, avec la proximité que les vieillards mettent souvent à leurs récits, tout ce qu'elle avait dû employer de prières, de séductions, pour faire accepter à Mina l'hospitalité momentanée qu'elle lui offrait.

« Je l'ai enfin emporté, continua-t-elle, et, sans vouloir entendre à aucun retard, je l'ai emmenée avec sa tante, et je les ai logées dans le petit pavillon du fond de la cour. Ce pavillon, vous le savez, est indépendant de la maison. Mesdemoiselles de Bloumenuthal y seront tout à fait chez elles. Maintenant, il faut tirer au clair cette affaire d'un acte perdu, brûlé ou déchiré, dont Mina m'a dit quelques mots. — Comme je ne suis pas experte en ces choses-là, nous nous adresserons, non pas à vous, mon cher conseiller intime, vous n'êtes pas d'âge à vous poser comme protecteur de mademoiselle Wilhelmine de Bloumenuthal, nous nous adresserons, dis-je, à M. de Stourm; veuillez préparer votre cher oncle à recevoir demain la jeune cliente que je veux lui présenter. Je ne m'oppose pas à ce que vous lui fassiez un rapport bien circonstancié des antécédents d'hier et d'aujourd'hui. Mais c'est une audience particulière que je veux, songez-y bien. »

Je promis à madame de Walter de lui obéir en tous points.

Comme je ne me retirais pas, elle me dit en riant :

« Il est inutile de consacrer à votre vieille amie un temps que vous pouvez employer mieux; vous ne verrez pas ce soir mademoiselle de Bloumenuthal; les émotions de ces deux journées ont été vives, et ce qu'il lui faut, avant tout, c'est du repos. Moi, par exemple, je la verrai, et je lui dirai que vous êtes venu; ce serait déjà fait si vous ne me reteniez pas... »

Tout confus je me levai, et je pressai plusieurs fois avec affection sur mes lèvres, la main de la protectrice de Mina.

Mon oncle était trop mal disposé, ce soir-là, pour que j'essayasse de l'intéresser à mademoiselle de Bloumenuthal. Je me retirai donc chez moi, et je passai la nuit sans fermer l'œil.

Dire tous les souvenirs, toutes les pensées qui vinrent m'assaillir pendant cette longue nuit, me serait impossible!... Oui, c'était un hasard providentiel qui rapprochait de moi celle que ma mère avait tant aimée, celle dans laquelle ma mère avait vu la femme de son fils. Evidemment, le doigt de Dieu était là!

Et j'allais, je venais, arpentant ma chambre et mon cabinet sans pouvoir m'arrêter.

Ce n'était pas la figure de Mina qui me faisait rêver; Mina ne pouvait passer pour jolie; mais je me rappelais sa bonté, sa douceur, son indulgence dans les querelles d'enfant que nous avions eues quelquefois... Mais je comprenais l'étendue de son dévouement à cette pauvre insensée, qui avait été la cause première de sa ruine, et je me disais :

« Heureux l'époux d'une telle femme! »

Ma tête faisait tant de chemin, que déjà je voyais Mina régner comme épouse dans la maison de mon oncle, qui était restée mienne. Grâce à elle, nous étions tous heureux; elle se partageait entre son mari, mon oncle, sa vieille tante; grâce à elle, nous connaissions les joies du foyer domestique. Admirée de tous, elle restait simple, modeste, et répondait par une bienveillance aimable aux marques d'affection qu'elle recevait...

« Monsieur, M. de Stourm attend Votre Grâce. »

A la voix de Hanz, mon rêve s'évanouit, et me souvenant de la manière dont mon oncle et moi nous nous étions séparés la veille, une vraie inquiétude remplaça les chimères qui venaient de me bercer si doucement. Il y avait bien loin de ce bonheur que je venais presque de sentir à la réalité! Mon oncle serait sans doute peu disposé à accueillir avec bienveillance la cliente que madame de Walter devait lui amener... Assez incertain de la manière dont j'entamerais ce sujet, je me rendis aussitôt dans son cabinet, car il n'aimait pas à attendre.

Au moment de tourner le bouton de la porte, je m'arrêtai... enfin, prenant mon parti, j'entrai résolument.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

(La fin au prochain numéro.)



PULCHÉRIE

PULCHÉRIE DE TERNOY A CÉCILE MAC-BUCCLEUGH.

Ternoy, 15 septembre 1781.

Que ta lettre, chère Cécile, m'a fait de bien ! Tu me demandes si je me souviens du couvent et de notre amitié, vieille déjà, quoique nous soyons si jeunes, et si l'affection et la confiance que tant de fois nous nous sommes promises existent encore dans mon cœur comme dans le tien ? Ah ! peux-tu en douter ? Puis-je oublier ces moments radieux de l'adolescence, nos petites études, nos longs repos, nos promenades dans le jardin de l'abbaye, et l'amitié de sœur que j'avais pour toi et que tu me rendais si bien ? Je vivrais cent ans et je serais la plus heureuse des créatures que je n'oublierais pas ce temps-là : quel dommage que ce soit du passé ! Hélas ! faut-il le dire ? l'avenir ne me promet rien qui égale un seul de ces beaux jours que tu me rappelles, et dont j'ai gardé un si profond souvenir ! Lorsque je serai à la fin de ma vie, il me semble que je ne dirai à personne, hormis à toi, Cécile, ces mots si doux et si pleins de choses : Te souviens-tu ?

Tu me fais mille questions auxquelles je vais tâcher de répondre, mais à charge de revanche : je t'envoie un tableau d'intérieur, à condition que tu en feras autant, et que je recevrai à mon tour le miroir magique qui me fera voir ta maison et ta vie. Pendant que tu es retournée dans ta petite ville d'Agde, aux bords de la Méditerranée, et si loin de moi, je suis revenue dans la demeure paternelle, dans ce vieux château de Ternoy-Fontaine, dont je t'ai parlé si souvent, et je suis au fond de la Flandre pendant que tu es au bout du Languedoc. Prends la carte, cherche tout au nord, voilà Lille, non pas le beau Lille baigné par la Sorgue, mais Lille en Flandre, la ville des comtes et des ducs ; remonte encore un peu plus haut, cherche un petit bourg qu'on appelle Roubaix, et qui appartient à MM. de Soubise ; c'est près de là, sur la frontière, qu'est situé le château de Ternoy, au milieu de ces plaines monotones et fertiles qui font la richesse des propriétaires et la désolation des gens de goût. On arrive chez nous par une route carrossable frayée dans nos bois ; un donjon percé de meurtrières, un pont-levis, restes des fortifications d'autrefois, donnent entrée au château, que de larges fossés environnent. C'est une belle demeure, un manoir seigneurial dont mon père est fier à juste titre, et pourtant, Cécile, j'aimerais mieux habiter une de ces fermes au toit rouge, une de ces pauvres cabanes même, couvertes de mousse, dont les laborieux habitants m'en vient peut-être... Pourquoi ? diras-tu. Ah ! Cécile, si tu n'étais pas si loin ! si je pouvais te parler !... Mais reprenons. Le château est splendide, rien n'y manque : sveltes tourelles, grandes salles imposantes, beaux meubles

d'aujourd'hui, vieux portraits d'autrefois, cour d'honneur entourée d'orangers et de myrtes, chapelle recueillie, vaste parterre avec ses corbeilles fleuries et ses cascades jaillissantes, bois épais où s'ébattent les chevreuils, tout est beau, charmant, et rien ne me réjouit ; la fête est dans la nature, elle n'est pas dans mon cœur.

Mes parents sont la bonté même et je suis leur fille unique. Tu connais ma mère, aimable, gracieuse comme si elle vivait au milieu du monde, et apportant dans notre solitude l'entrain et la gaieté qu'elle aurait dans un salon. Mon père m'inspire autant de tendresse et plus de crainte ; il est silencieux, grave, même parmi ses témoignages d'affection ; je le vois peu d'ailleurs ; il chasse, il visite ses terres, ou, en fermé dans son cabinet, il lit tout ce qui paraît de nouveau. Ma vie est régulière et douce... si elle pouvait durer ainsi ! Je me lève de bonne heure ; on m'habille ; la messe que nous dit un religieux récollet qui habite au château, le déjeuner, un peu de musique, un peu de broderie, me mènent jusqu'au dîner ; l'après-midi, nous nous promenons à pied dans les bois lorsqu'il fait beau, ou nous sortons en carrosse, ma mère et moi, pour faire quelques visites dans le voisinage ; parfois nous nous dirigeons vers une de nos fermes, nous y faisons collation ; le soir, je travaille à l'aiguille, et, après le souper, je joue du clavier pour mon père, qui aime surtout la musique de Dalayrac. En ce moment l'ordre de nos journées est quelque peu interrompu, car la saison des chasses a amené grand monde au château... On m'interrompt ; je te quitte, ma Cécile, en t'embrassant mille fois. Ecris-moi : j'attends.

PULCHÉRIE.

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, 25 septembre 1781.

Ma belle châtelaine, j'ai reçu ta lettre avec joie et je l'ai lue avec inquiétude. Que se passe-t-il donc dans ton cœur ? Tu es jeune, tu as d'excellents parents, une grande fortune qui peut te permettre de faire beaucoup de bien ; bien plus, tu es chrétienne, et tu pleures, et tu maudis presque le sort que le bon Dieu t'a fait, tu ne jouis d'aucun des dons brillants que l'aimable Providence t'a départis ! Qu'est-ce qui peut troubler une si calme, une si belle destinée ? Réponds-moi, confie-moi tes peines ; sans doute, ce ne sont que des craintes vagues, des fantômes sans réalité, qui se dissiperont lorsque tu voudras leur donner un corps, mais prends garde à ces rêveries que la folle du logis enfante. Si tu crains, si tu espères, si un mouvement trop vif agite ton âme, confie-toi à ta mère, Pulchérie,

et si tu n'osais, confie-toi au moins à ton amie, à ta sœur... Je ne t'en dis pas davantage, mais combien je vais prier pour toi !

Tu veux que je te parle de moi, de mes occupations, du séjour que j'habite, que je te raconte ma vie enfin ? Ma lettre, chère Pulchérie, n'est point datée d'un vieux manoir rempli de souvenirs de famille ; pauvres jacobites exilés, nous n'avons pas d'héritage sur la terre étrangère... la maison de nos ancêtres, qui se mire dans un lac de notre chère Ecosse, a passé en d'autres mains, et nos pères n'ont apporté en France que leur épée. Tu sais que mon père est au service du roi depuis sa plus tendre jeunesse ; il a commandé pour Sa Majesté la ville d'Hesdin, et c'est ce qui m'a valu le bonheur d'être élevée avec toi aux Bénédictines de Douai. Depuis, on l'a nommé au commandement de la ville et de la forteresse d'Agde, et nous habitons ce nid de vautours, bâti en rochers basaltiques, qui domine à la fois la plaine et la mer. A nos pieds, nous voyons, au midi, la Méditerranée étincelante sous le soleil, ou bouleversée par de courts orages ; au nord, la ville noire et pauvre s'appuie contre les rochers que surmonte la citadelle ; des montagnes pelées, des champs poudreux, dévorés par le soleil, et où n'apparaît que de loin en loin la pâle verdure de l'olivier et le noir feuillage des mélèzes, forment notre horizon. Nous ne voyons personne ; il se passe des semaines sans que nous rencontrions d'autres visages que ceux des soldats qui montent la garde sur les remparts, mais, je le confesse, cette solitude ne me pèse pas : la société si douce de mes parents me suffit, et puis, j'ai beaucoup d'occupation ! Je soulage ma mère dans les soins du ménage, j'aide notre unique servante, je travaille à l'aiguille, et, le soir, je chante à mes chers auditeurs quelques airs de la vieille Ecosse qui font pleurer mon père. Il ne se lasse jamais de m'entendre répéter le vieil air jacobite :

Nous ne reviendrons plus !

Hélas ! Pulchérie, le cœur de l'exilé bat encore sous l'uniforme de l'officier français.

Voilà notre vie ; elle est heureuse dans sa médiocrité, animée dans sa solitude, échauffée par le soleil des saintes affections. Une seule chose me manque, c'est que tu saches, à ton tour, connaître et apprécier le bonheur que Dieu t'a donné.

A bientôt, amie chérie, je t'embrasse comme je t'aime.

CÉCILE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, octobre 1781.

N'as-tu jamais lu de romans ? Non, je pense. Eh bien, Cécile, en voici un qui n'a de roman que le nom. Deux officiers, deux frères d'armes, comme au temps de l'antique chevalerie, étaient unis par la plus étroite amitié. L'un d'eux, durant la guerre de Sept Ans, sauva la vie à l'autre ; ils résolurent de rendre plus intimes encore des relations que cimentaient le sang versé et des périls affrontés en commun. Le plus âgé des deux avait un fils ; le second était sur le point de se marier ; il promit d'unir sa première fille au fils de son ami, et, dès avant sa naissance, le sort de cette

enfant se vit ainsi réglé par la volonté de son père. Elle naquit, elle vit, tu la connais, Cécile ; elle s'appelle Pulchérie de Ternoy, et son fiancé, son maître, le comte Yves de Septmeries, viendra avant peu réclamer sa propriété, son esclave. Voilà le roman, voilà l'histoire, voilà le secret de ma vie. Je ne me suis jamais appartenue : avant que de venir au monde, j'étais livrée à un inconnu : pour lui on m'a nourrie, pour lui on m'a élevée, pour lui j'ai grandi ; mes pensées, ce qu'on appelle mes talents et ma beauté ne sont pas à moi ; ils sont à ce maître que je ne connais pas, mais dont je porte les chaînes, et qui, s'il reçoit ma main, ne daignera pas même me savoir gré de mon choix. Je ne suis pas libre. Oh ! si tu savais, Cécile, combien cette pensée m'opprime ! M. de Septmeries est dans les mers de l'Inde, à deux mille lieues de Ternoy, eh bien ! il semble que sa pensée et sa main pèsent sur moi, et qu'alors que mon cœur bat, que mon âme aspire à l'indépendance, son image se dresse, me glace, m'étouffe, et me dit : — Tu es à moi ! n'essaie pas d'aimer ni de vouloir, tu n'es pas libre !... Ce joug m'est odieux, et rien ne pourra m'en délivrer. Je connais mon père et ma mère, leur volonté à cet égard sera inflexible... Plains-moi, Cécile ; on plaint le prisonnier, on plaint le condamné qu'un sort inévitable attend : plains-moi donc !

Ce que je sais de M. de Septmeries n'est pas fait pour me rassurer : il est, dit-on, d'un caractère sévère, absolu, et d'une dévotion qui n'est plus de notre temps. Il se propose, lorsqu'il m'aura épousée, de vivre dans ses terres, au fond des Vosges, et de ne s'occuper que de ses paysans. Quelle existence, chère Cécile, et j'en avais entrevu une autre ! Adieu.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, octobre 1781.

J'ai commencé, j'achèverai. Les derniers mots de ma lettre ont dû te faire penser, ma Cécile, que j'avais au fond du cœur un autre secret plus cher que le premier. Oui, j'ai entrevu une meilleure destinée ; j'ai rêvé une union dont les chaînes m'eussent été douces comme tout ce que le cœur accepte et bénit, et juge si j'ai maudit alors les liens dont je suis garrottée ! Je suis semblable à l'oiseau que retient un fil : il s'envole, un instant il plane dans l'air, il entend de loin le gazouillement de sa compagne qui l'appelle, il sait que là-bas, là-bas est son nid plein d'ombre et de repos, il voudrait y voler à tire d'ailes... mais un mouvement du fil le ramène vers la terre... Adieu les champs, le soleil et les ombrages familiers : on le rentre dans sa cage ; les enfants méchants le tourmentent... Crois-tu que l'oiseau vivra longtemps ?...

Mais je divague. Écoute. Je t'ai dit, que, durant la saison des chasses, un grand nombre d'amis de mon père se réunissaient à Ternoy ; la plupart, fidèles disciples de Saint-Hubert, partaient de grand matin, chassaient toute la journée, et rentraient pour le dîner, mouillés, crottés, harassés, et d'assez méchante humeur, jusqu'à ce que la bonne chère et le vin leur eussent rendu un peu de gaieté. C'étaient de fort bons convives, mais des hôtes assez ennuyeux. Ma mère les supportait avec sa bonne grâce ordinaire ; pourtant elle semblait apprécier la société d'un jeune homme de

ses parents, M. de Sainte-Brice, qui, souvent, ne suivait pas les chiens et les piqueurs et nous faisait compagnie au salon, j'ai connu alors des heures qui ne reviendront plus. M. de Sainte-Brice a une charge à la cour; il vit dans le plus grand monde; il est à la fois l'ami et le Mécène de ces hommes distingués, de ces novateurs dont les écrits vont remuer le monde; son esprit étincelant et hardi leur doit, à ce qu'il assure, son émancipation, mais ni la fréquentation du monde ni l'étude, n'ont altéré la force et l'ardeur de ses affections, et ses manières ont un charme et un naturel inexprimables. Ah ! Cécile, ne t'étonne pas de mes rêves : la vie ne serait-elle pas douce avec un pareil ami ? Les joies riantes de l'existence ne seront-elles pas le partage de la femme d'Albéric ? Et moi, quel est le sort qui m'attend ?

A travers la distance qui nous sépare, je crois l'entendre; tu me blâmes, tu t'effraies... peut-être as-tu raison... Mais ceux qui ont décidé de moi dès avant ma naissance, qui m'ont privée de ma liberté avant même que j'eusse reçu l'être, ceux-là n'ont-ils pas quelque tort ? Adieu, Cécile, adieu.

PULCHÉRIE.

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, janvier 1782.

Chère Pulchérie,

Je ne saurais dire jusqu'à quel point ton long silence m'étonne et me fait peur. Tes dernières lettres m'avaient plongée dans de trop justes inquiétudes : tu joues avec le bonheur, enfant imprudente, tu te laisses égarer loin du vrai chemin, et un jour, un jour peut-être, tu pleureras avec des larmes amères les biens que tu dédaignes aujourd'hui. J'ai entendu parler du comte de Septmeries par un officier, ami de mon père, qui a combattu avec lui dans l'Inde ; le comte est, il est vrai, un chrétien austère (il fut un temps, chère Pulchérie, où ce titre eût été une recommandation à tes yeux), mais il est aussi un gentilhomme accompli, l'esprit le plus élevé et l'âme la meilleure. On m'en a cité des traits qui m'ont émue, car il est courageux et bon, sévère dans ses principes et pour lui-même, mais facile, indulgent, charitable pour les autres. Il est de ceux qui savent combien il y a de gloire à être bon, comme le disait Philoctète. Te souviens-tu combien nous trouvions ce mot juste et beau lorsque nous le lisions ensemble dans *Télémaque* ? Eh bien ! cet homme que les braves respectent, que les pauvres chérissent, cet homme au nom sans tache et déjà glorieux, c'est ton fiancé, celui que le bon Dieu te destine, et tu le refuses... pour qui ? Ton homme de cour, si brillant, si spirituel, ce Mécène des beaux esprits, vois-tu, je m'en défie... Combien tu es changée depuis que tu le connais, dirai-je depuis que tu l'aimes ? Les chrétiens fidèles à la foi de leurs pères te paraissent trop sévères; tu crains la vie sérieuse d'une femme et d'une mère consacrée à sa famille et aux bonnes œuvres; tu désires aller à la cour... enfin, tu as des secrets pour ta mère... O ma Pulchérie, ma compagne bien aimée, que fais-tu ? où vas-tu ? vers quel abîme... Je tremble, je prie pour toi, je prie ton bon ange de t'éclairer, de te conduire dans le droit chemin de la vérité, qui sera pour toi celui du bonheur. Je t'en conjure, écris-moi, et dis-moi, si tu le peux, que tu as tout avoué à

la mère, que M. de Sainte-Brice est parti, et que tu attends en paix, avec confiance, le mari que tes parents t'ont choisi. Ecris-moi, je suis extrêmement inquiète.

Ta CÉCILE.

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, février 1782.

Chère Cécile,

Je suis si émue, si troublée, mon âme est tellement remuée jusque dans ses profondeurs, qu'il faut que je t'écrive, et que, même à distance, je déverse le trop plein de mon cœur dans le tien. Oh ! que n'es-tu ici !

Je vivais confiante, absorbée dans un bonheur que je n'ai jamais connu, lorsqu'une nouvelle que j'aurais dû prévoir m'arracha à ces rêves qui étaient devenus ma vie. M. de Septmeries revient ; il est en Europe, avant peu de jours il sera ici ! Il a écrit à mon père pour lui rappeler leurs engagements, et mon père m'a dit avec joie, en m'embrassant : « Avant trois mois, Pulchérie, tu seras mariée. Ton fiancé arrive. »

Ces paroles me navrèrent de douleur. J'avais espéré jusqu'alors... quoi ? Je ne saurais te le dire. Il me semblait que l'absence du comte devait se prolonger indéfiniment, qu'un événement possible, mais improbable, m'aurait rendue libre, et que j'aurais pu avouer tout haut les secrètes préférences de mon cœur. Le songe est fini, la réalité commence. Je serai trop faible, je le sens, pour lutter contre la volonté de mes parents, pour me dérober, par une énergique résistance, à l'avenir qu'ils m'ont préparé, mais cet avenir, mais cette vie de mensonge, mais cette union forcée, je ne les accepterai jamais, et j'y saurai échapper ! J'ai écrit, pour la première fois de ma vie, à Albérie ; il est à Lille, chez l'intendant de la province ; je lui dis la ruine de nos espérances, et je lui demande ce qu'il faut faire...

Quelques heures plus tard.

Voici sa réponse :

« Votre lettre me désespère. Nous serons donc à jamais séparés, à moins que votre courage et votre constance ne franchissent les obstacles. A jamais séparés, Pulchérie ! mais un mariage secret pourrait nous sauver de ce malheur pire que la mort. Je serai cette nuit, avec un prêtre, dans la chapelle de Notre-Dame d'Assistance, située sur la lisière de vos bois... Viendrez-vous ? obtiendrai-je cette preuve de votre amour et de votre confiance ? Je la sollicite à genoux... Cette nuit seule nous reste : demain, je pars pour Paris, où les devoirs de ma charge me rappellent impérieusement, et le comte arrive ! Ah ! vous ne pourrez pas résister, à moins qu'un nœud sacré ne nous lie ! Décidez de notre sort, Pulchérie ; j'ignore quel serait le vôtre si nous étions séparés, le mien, je le connais d'avance... Je ne vivrai pas sans vous, je ne vivrai pas en vous sachant la femme d'un autre. »

Oh ! Cécile, que faire ! il a raison, je ne pourrai pas résister et il mourra de ma perte ! Pour comble de malheur, il part... je serai seule... abandonnée à une autorité tyrannique, condamnée à une union que mon

cœur repousse... Je suis décidée, j'usurai de la liberté que tout être humain a reçue de Dieu, je m'affranchirai par un acte courageux des liens et des devoirs que l'on veut m'imposer. J'ai répondu à Albéric. J'irai.

Le lendemain.

Le nœud irrévocable est formé... Cécile, et je tremble et je pleure ! Je veux tout te dire. Je passai la journée d'hier dans une agitation nerveuse ; je n'osais pas regarder mes parents, et les paroles les plus indifférentes me faisaient un mal affreux ; il me semblait qu'on allait lire mon secret sur mon visage. Les paroles aimables de ma mère, ses attentions, sa joyeuse confiance, me remplissaient de confusion... Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter à ses genoux et de lui tout avouer, mais la pensée d'Albéric, de son désespoir, l'image de cette funeste union que je rendais inévitable en m'abandonnant à la volonté de mes parents, les sentiments de mon propre cœur glaçaient l'aveu sur mes lèvres. Un peu avant le souper, ma mère me fit approcher de son métier à broder ; elle avait, tout le jour, paru occupée d'un dessin qu'elle traçait sur le canevas. « Regardez Pulchérie, » m'a-t-elle dit en levant la mousseline qui cachait son ouvrage. Je vis qu'elle avait dessiné le contour d'une chaise, au milieu se trouvait un bouquet de fleurs que surmontait une couronne comtale. — Je vais faire un meuble complet que je vous destine, ma fille ; vous l'emporterez dans les Vosges pour embellir votre vieux château. Voyez, toutes les fleurs seront blanches, mais j'en varierai les espèces : roses, marguerites, pivoines, lis, muguet ; je broderai la couronne en or, le fond sera cramoisi, à moins que vous ne préfériez le bleu céleste... Dites, mon cher cœur ? — Ce qui vous plaira le mieux, maman, répondis-je d'une voix à peine intelligible. — Et moi je compléterai le mobilier de votre petit salon, interrompit joyeusement mon père en se frottant les mains ; nous n'y mettrons que des dorures et du bois de rose... Je connais Septmeries, ma fille ; c'est une belle maison, un peu à la gothique, mais d'un grand air et d'une belle apparence... un parc superbe, et un pays giboyeux, abondant... on pêche là à l'épervier et on chasse à courre. Nous nous verrons souvent, soit ici, soit dans vos montagnes, ma chère enfant... »

Chaque mot enfonçait le trait dans mon cœur, mais chaque mot aussi, me montrant combien était inébranlable la résolution de mes parents, fortifiait mes propres desseins. Cette soirée mortelle finit enfin. Je rentrai dans ma chambre et j'appelai Rose, ma sœur de lait, qui, tu le sais, m'est si fidèle et si dévouée ; tu la connais, puisqu'elle m'avait suivie à l'abbaye ; je lui racontai tout mon secret ; elle m'interrompait à chaque instant par des exclamations effrayées, et toi-même, Cécile, tu n'aurais pu employer plus de force, ni plus d'éloquence suppliante pour me détourner de mon projet. A chaque instant elle répétait : « Que dira madame ? et monsieur le baron ! O doux Jésus ! mademoiselle, pensez-y bien !... de si bons parents ! ils seront fous de douleur en apprenant cela... »

J'étais résolue, et sûre, malgré tout, de l'aveugle dévouement de Rose, je la congédiai jusqu'à l'heure, l'heure prochaine de mon mariage. J'avais besoin d'être seule... Alors, Cécile, l'effroi, la douleur, les réflexions revinrent. Je pensai à mes parents, aux tendres soins

dont ils m'avaient entourée, à l'amour caressant de ma mère, à l'affection grave et profonde de mon père, et, un instant, j'hésitai. Je me levai, poussée par un mouvement irrésistible, je voulus aller les trouver... je sortis de ma chambre... j'entendis des voix dans le cabinet de ma mère ; la portière baissée ne m'empêchait pas de comprendre ; mon père disait : « Je suis fort aise que Septmeries arrive : la tête et le cœur d'une jeune fille sont toujours en péril tant qu'une affection légitime ne les occupe pas, et, je l'avoue, les airs langoureux de Sainte-Brice ne me plaisaient guère. — Vous auriez cru ?... — Hum ! hum ! ce que je sais, c'est que jamais ma fille, de mon consentement, n'épouserait un autre que le fils de mon ami, et cela plus tôt que plus tard... »

J'en avais assez entendu ; je me retirai lentement. Rose m'attendait chez moi ; elle s'était procuré la clef du jardin. Tu te souviens, sans doute, qu'à côté de ma chambre, située à l'angle du château se trouve une tourelle qui contient un escalier ; au bas de cet escalier est une porte qui conduit dans le parterre, et c'était la clef de cette porte, depuis très-longtemps condamnée, que Rose avait prise au milieu d'un vieux trousseau pendu à la cuisine. Le moment était venu : je me couvris d'une mante noire, et le cœur palpitant, mais résolu, je descendis les degrés. La porte glissa sans bruit sur ses gonds soigneusement huilés, nous traversâmes le jardin et le parc, dont les sentiers bien connus ne nous offrirent pas d'obstacle. A l'entrée du bois, une ombre s'avança vers moi... une voix chérie répéta mon nom : c'était Albéric ! Il prit mon bras et me conduisit rapidement vers la chapelle... Il me parlait, Cécile, et j'oubliais tout ; je ne voyais qu'une chose : l'impossibilité de vivre séparés.

Une faible lueur brilla tout à coup à travers les arbres. « Le prêtre nous attend ! » dit Albéric. T'ai-je parlé, Cécile, de cette antique chapelle, où, lorsque j'étais enfant, je portais des bouquets et des guirlandes que nous suspendions, Rose et moi, à l'autel de la bonne Vierge ? Elle fut fondée, dit-on, par une de mes aïeules, dans un lieu désert de ses domaines, mais, à la Notre-Dame de septembre, les paysans des alentours y viennent en pèlerinage. L'étroit sanctuaire n'était éclairé que par deux pâles flambeaux allumés à côté de l'autel ; les *ex-voto* d'argent suspendus aux pieds de la statue de la Vierge jetaient de faibles éclairs, mais l'image de Marie restait dans l'ombre, et, te l'avouerai-je, je n'osais, je ne pouvais prier. Je m'avançai tremblante vers l'autel, mes genoux fléchissaient, et il se faisait dans mon âme une lutte étrange entre la crainte et la résolution, entre l'attendrissement que me causait le souvenir de mes parents et les liens puissants de l'affection qui m'entraînaient vers le seul homme que je veuille accepter pour époux. Ce combat violent ne fut pas long. Le prêtre sortit de la sacristie, revêtu de l'aube et de l'étole ; il vint vers nous, et, en peu d'instants, nos promesses furent échangées et la bénédiction nuptiale prononcée sur nos têtes. J'étais la femme d'Albéric !

Nous sortîmes de la chapelle, et je le suppliai de me ramener aussitôt au château. Il semblait ivre de joie, et moi j'étais heureuse : il était près de moi et l'avenir nous appartenait ! Arrivé près du parc, il me serra dans ses bras et me fit ses adieux. Oh ! alors, Cécile, ma force et mon bonheur s'évanouirent : j'avais oublié qu'il partait et que j'allais rester sans protec-

tion, sans conseil, et en présence de mes parents ou trompés, ou irrités ! Je rentrai dans ma chambre appuyée sur Rose, et je ne sentis plus que la douleur de l'absence, l'effroi d'une lutte terrible avec mes parents, et les justes terreurs d'une situation mystérieuse...

Je ne te dirai pas ce que j'éprouvai en paraissant le lendemain devant mon père et ma mère. Aucun mot ne pourrait exprimer l'angoisse qu'un semblable secret fait peser sur la vie. Le souvenir d'Albéric même était impuissant à conjurer la tristesse et l'inquiétude dont j'étais oppressée. Oh ! que les caresses de mes parents me semblaient amères, que les témoignages de leur confiance étaient poignants pour mon cœur ! Pourquoi mon père a-t-il disposé de moi dès avant ma naissance ? pourquoi a-t-il garrotté une âme impatiente et fière ? Il me semble que, libre, j'eusse été si heureuse de lui obéir ! Hélas ! c'est le joug qui m'a donnée la soif de la liberté !

Une circonstance encore m'a attristée. Ce matin, j'ai

ouvert mon coffre à bijoux pour y cacher l'anneau de mariage qu'Albéric avait passé à mon doigt. Un mouvement maladroit fit tomber un médaillon attaché à une chaîne de Venise ; je le ramassai, et je reconnus le portrait du comte Yves, qu'il a envoyé à sa fiancée alors qu'il est parti pour les Indes. Je jetai sur ce portrait un coup d'œil involontaire, et il me sembla (folie de ma pauvre tête fatiguée !) que ce fier visage avait une expression de tristesse, et que ces yeux noirs et profonds me jetaient un regard de reproche. D'autres femmes, peut-être, eussent été orgueilleuses de porter son nom... une autre, je l'espère, le consolera de ma perte.

Adieu, chère Cécile ; tu me blâmeras, je le sais, tu m'aimeras encore, n'est-ce pas ? Oh ! j'ai besoin d'être aimée ! je me sens si malheureuse et si abandonnée ! Toi qui pries, prie pour ta

PULCHÉRIE.

M^{me} BOURDON.

(La suite à un autre numéro.)

UNE LIONNE EN AFRIQUE

(Suite.)

VIII

UNE NUIT D'ALARME.

Lorsque nous arrivâmes à la maison qui domine la porte Djedid, l'homme de confiance de M. de Beaulieu, celui-là même qui était venu le chercher au palais, nous indiqua du doigt, dans un morne silence, la chambre de Stéphanie. Elle n'était point déserte, comme je l'avais craint, car pendant que l'on dansait dans les salons du palais, la charité veillait au chevet des mourants, et sœur Constance, prévenue dès la première atteinte du mal, était accourue en toute hâte près de madame Valdor et ne l'avait plus quittée.

En pénétrant dans une étroite pièce, qu'éclairait une seule bougie, j'aperçus la jeune femme, étendue sur un petit lit de fer, le teint animé, les yeux brillant d'un feu étrange, belle à faire envie, s'il n'eût pas été évident qu'une fièvre ardente lui prêtait seule ce vif éclat. M. de Beaulieu, l'œil hagard, le visage bouleversé, tenait dans ses mains l'une des mains de Stéphanie. L'abbé de Saint-Julien, que la malade avait fait appeler, se tenait debout au pied du lit, tandis que sœur Constance préparait une potion avec son zèle et son intelligence accoutumés.

« Mon cher Gonzalve, dit madame Valdor d'une voix faible mais calme, pardonnez-moi d'avoir troublé vos plaisirs... je voulais vous embrasser une dernière fois...

— Ne parle pas ainsi ! s'écria le jeune homme

1859. VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N° V.

avec impétuosité... mourir à ton âge... c'est impossible !

— Mon bon frère, dit Stéphanie, la vie est-elle un si grand bien que nous devons beaucoup redouter de la perdre ? Et vous-même, si jeune et si plein d'avenir, ne la risquez-vous pas tous les jours sans inquiétude et sans regret ?

— Oui, sur un champ de bataille ; mais il n'en serait pas de même dans mon lit, de sang-froid et sans rêve de gloire... Et moi qui avais espéré vous faire enfin connaître le bonheur... Oh ! non, c'est impossible ; si vous mouriez maintenant, Dieu ne serait pas juste !

— Au nom du ciel ! ne blasphémez pas ainsi, mon cher Gonzalve, s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi ; quel que soit le sort qui nous est réservé, adorons la miséricorde infinie de celui qui sait mieux que nous ce qui nous convient.

— Ce qui convient, ce qui est juste, c'est que vous viviez heureuse et honorée, ma sœur, ma seule amie, vous, jusqu'à présent si malheureuse et qui méritiez si peu de l'être.

— Votre affection pour moi égare votre jugement, Gonzalve.

— Madame, dit alors la religieuse, il faut garder le silence, car toute émotion vous est nuisible, et ces discours vous fatiguent.

— Ma chère sœur, répondit la malade avec une douceur pleine de fermeté, je voudrais vous obéir, mais je dois avant tout consoler mon pauvre frère et lui faire connaître la vérité tout entière. Oui, Gon-

zalive, votre tendresse vous trompe en me montrant à vos yeux prévenus comme une victime innocente des passions d'autrui; moi aussi, je fus coupable, et je bénis le Seigneur, qui m'a fait expier dans ce monde des fautes qu'il me pardonnera, j'espère.

— Et de quelles fautes voulez-vous parler ? demanda Gonzalve.

— De cet orgueil stupide qui me porta à me marier sans raison, sans amour, sans avoir pris conseil de personnes sages et vertueuses, sans avoir consulté Dieu par la prière, dans cette action si importante de la vie. Oh ! je l'ai bien compris depuis, et je vous l'avoue ici en toute humilité, j'avais mérité mon sort; puis aussi de cette humeur altière qui m'attira la haine d'une femme à laquelle je devais de la déférence et des égards. Hélas ! si j'avais mieux compris alors mes devoirs de chrétienne; peut-être aurais-je obtenu, à force de douceur et d'affection, un empire salutaire sur cette âme égarée.

— Ne le croyez point, ma pauvre sœur, s'écria le jeune homme avec feu, je la connais mieux que vous.

— Mais ce que vous ne connaissez pas, c'est la puissance de la charité, dit-elle avec exaltation; si la foi transporte les montagnes, la charité rend la vie au cadavre enseveli dans le linceul; écoutez-moi, mon cher Gonzalve, et exaucez la prière de votre sœur mourante : si la Providence vous met encore en présence de votre tante de Veaucouliers, ne vous emportez plus en discours injurieux, mais dites-lui respectueusement que Stéphanie, qui lui avait déjà pardonné, est morte en priant pour elle. »

M. de Beaulieu, le visage caché entre ses mains, ne répondit point à ces paroles, et la malade, épuisée par les efforts qu'elle venait de faire, laissa retomber sa tête sur son oreiller.

Il se fit un long silence, pendant lequel sœur Constance continua à s'occuper activement de son office, attisant le feu, préparant la tisane, remettant de l'ordre dans la chambre, et je l'aidai dans ces soins.

Au bout d'un quart d'heure, l'abbé de Saint-Julien prononça quelques mots à l'oreille de la malade, qui sembla se ranimer; puis ayant serré la main de Gonzalve, il s'éloigna rapidement.

« Ma sœur, dit madame Valdor à la religieuse, je vais avoir le bonheur de recevoir mon Dieu, soyez assez bonne pour faire les préparatifs convenables.

— Que dis-tu, Stéphanie ? s'écria M. de Beaulieu réveillé en sursaut par ces paroles si simples, il serait donc vrai... et je dois partir dans quelques heures... O mon Dieu ! mon Dieu !... »

Et de grosses larmes roulaient de ses yeux sur son épaisse moustache.

Cette douleur si vive, cette tendre faiblesse, qui contrastait si étrangement avec la force physique de cet intrépide soldat, émurent tous les cœurs; Stéphanie attira de ses deux mains la tête de son frère, et le baisa au front; la religieuse essuya ses paupières humides, moi, je pleurai aussi, et mon mari, s'approchant du jeune homme :

« Je vais trouver le général, et demander pour vous une permission de quelques jours, lui dit-il, vous rejoindrez votre escadron à Sétif. »

Alors seulement M. de Beaulieu s'aperçut de notre présence, il nous remercia par un seul geste.

« Mon frère, dit encore Stéphanie en prenant dans les mains brûlantes la main de l'officier, je suis

votre aînée et presque votre mère, par l'amour que j'ai toujours eu pour vous; permettez-moi donc de vous donner quelques conseils, car la grâce d'en haut éclaira la plus chétive créature dans ce moment suprême; vos talents, votre courage à toute épreuve, vous ont valu de beaux succès; votre caractère loyal, généreux et dévoué, vous a fait des protecteurs et des amis. C'est beaucoup sans doute pour ce monde, où l'extrême valeur, la franchise et la loyauté peuvent à bon droit faire excuser bien des défauts; ce n'est pas assez pour le ciel, où je vous donne rendez-vous. O mon frère, je vous en conjure, au nom de l'amitié qui nous unit dès l'enfance, au nom de la mère qui nous porta dans son sein, mettez un terme à votre irrésolution et à votre légèreté, instruisez-vous des vérités religieuses, pensez sérieusement à votre salut, ne vous contentez plus d'admirer la sublimité de la morale du christianisme, mais mettez-la en pratique; vous êtes un brave et un homme d'honneur, devenez plus encore, soyez un bon chrétien, afin que nous nous retrouvions dans le séjour des élus, où, par la miséricorde infinie de mon Dieu, j'espère aller bientôt rejoindre notre bonne et pieuse mère; dites, Gonzalve, me le promettez-vous ?

— Oui, répondit-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Oh ! merci de cette assurance, mon frère bien-aimé, merci mille fois, car ta parole vaut un serment, et maintenant je puis mourir tranquille, notre séparation ne sera pas de longue durée... Vous trouverez mon testament dans le tiroir de la commode; je vous laisse peu de biens, et je sais que vous avez dépensé une partie de votre patrimoine; vous n'êtes donc pas riche, mais les bénédictions du ciel ne vous feront pas défaut, et votre fortune militaire sera rapide, j'en ai le pressentiment... Lorsque je ne serai plus, prenez les deux bagues que je porte à mon doigt, gardez celle qui me vient de notre première tante de Veaucouliers, et faites parvenir l'autre à M. de Lonpré, car c'était l'anneau de sa mère... Pauvre Lucien, puisse-t-il être heureux ! j'ai tant prié pour cela !... Et maintenant adieu, Gonzalve, le jour va poindre et vous devez partir; que le Seigneur vous accorde la victoire, qu'il soit lui-même votre épée et votre bouclier; qu'il guide vos pas dans les sentiers de la justice et défende votre âme des passions tumultueuses qui pourraient en troubler la paix; qu'il vous donne une épouse vraiment chrétienne, et qu'il répande sur vous les bénédictions les plus abondantes. Adieu ! allez faire vos préparatifs de départ. Adieu ! que ce mot est triste à prononcer ! ajouta-t-elle en fondant en larmes, comme si sa fermeté d'âme l'eût abandonnée tout à coup.

— Non, non, je ne te quitterai pas ! s'écria M. de Beaulieu.

— Il le faut cependant, mon ami, car le devoir vous appelle, dit madame Valdor d'une voix entrecoupée, et moi-même je ne dois plus m'occuper maintenant que de mon salut. »

Elle se tourna vers le mur et garda le silence, priant sans doute intérieurement.

« Monsieur, ayez bon espoir, dit la religieuse à l'officier, qui demeurait accablé dans sa douleur; le premier accès de cette fièvre a été terrible, mais j'ai vu revenir des malades de plus loin. »

Ces paroles furent pour le lieutenant ce que doit être au naufragé la vue d'un bateau sauveur.

« Vous pensez qu'elle pourrait guérir ! » dit-il en relevant vivement la tête et en regardant la sœur avec des yeux où se peignaient tour à tour la crainte et l'espérance.

Je n'ai jamais vu de physionomie plus expressive.

« Tout est possible à Dieu, lui répondit doucement la vieille bonne religieuse; prions-le qu'il nous conserve cette excellente dame qui fait tant de bien dans cette ville.

— Oh ! priez, ma sœur, je vous en conjure; moi, je ne sais pas.

— Essayez toujours, mon cher monsieur; la prière, c'est le soupir de l'âme, c'est la demande du cœur.

— Oh ! si elle pouvait m'être rendue ! » s'écria-t-il en tombant à genoux, lui naguère encore si indifférent en matière religieuse, si incrédule peut-être.

Le prêtre arriva.

« Ma fille, dit-il, voici votre Dieu qui vient à vous, recevez le pain des anges, qu'il garde votre âme pour la vie éternelle. »

La malade se souleva à demi sur sa couche.

« Que le Seigneur est bon pour une pauvre pécheresse ! s'écria-t-elle avec transport. Venez, ô mon Jésus, venez prendre possession de mon cœur. »

Puis, les mains jointes, la tête immobile, mais les yeux brillants d'une sainte joie, elle reçut l'extrême onction et le saint viatique avec une ferveur qui arracha des larmes à tous les assistants.

« Reposez-vous maintenant dans le Seigneur, dit le prêtre.

— Mon âme le glorifie, répondit-elle, et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, il a eu pitié de sa misère ; quand pourrai-je le contempler dans sa gloire et me réunir à lui pour toujours ? qui donnera des ailes à mon âme afin qu'elle s'envole dans le sein de Dieu ?

— Vous voulez donc mourir, Stéphanie ! s'écria M. de Beaulieu d'un ton brusque et plein d'amertume. Vous voulez me quitter, moi, votre frère et votre ami ?

— Je veux vous attendre dans votre vraie patrie, où la mort ni les hommes ne pourront plus nous séparer, lui dit-elle en lui tendant la main avec tendresse.

— Si vous m'aimiez comme je vous aime, répondit-il en couvrant de larmes et de baisers cette main brûlante de fièvre, vous auriez pitié de ma douleur, vous prierez ce Dieu que vous implorez sans cesse de vous conserver pour votre pauvre frère. Chère amie, ne le voulez-vous donc point ?

— Ma fille, dit le prêtre, demandez au Seigneur que sa sainte volonté s'accomplisse en toute chose pour sa gloire et pour le salut de ceux qui vous sont chers.

— Ainsi soit-il ! » répondit la malade avec une expression sublime de résignation.

Le silence le plus profond s'établit alors dans la chambre, il ne fut troublé que par le retour de M. de ... , qui apportait au lieutenant la permission de retarder son départ. Stéphanie paraissait alors plongée dans un sommeil paisible, cependant une sueur froide décollait de son front, et sa respiration s'embarrassait peu à peu.

« Elle dort maintenant, dit l'abbé de Saint-Julien à

l'officier, votre présence est inutile ici ; allez vous reposer, mon enfant, et reprenez des forces pour l'avenir. »

Le jeune homme sortit avec le prêtre, et nous nous retirâmes aussi de cette maison, sur laquelle la mort semblait déjà planer comme un vautour qui va fondre sur sa proie, ou plutôt comme un aigle au vol audacieux, chargé de déposer au pied de l'Éternel cette âme innocente, prête à quitter la terre d'exil.

Comme je retournais chez moi, le cœur plein de pensées pieuses, ayant toujours devant les yeux cette femme chrétienne sur son lit de douleur, et repassant dans mon âme toutes les circonstances de cette nuit qui venait de s'achever si pleine d'émotions et de bons exemples, j'aperçus à la lueur de l'aurore naissante plusieurs groupes passant près de nous ; c'étaient de jeunes femmes sortant du bal, pâles et fatiguées, avec des robes chiffonnées, des fleurs flétries, des cheveux en désordre ; de jeunes hommes causant bruyamment et entremêlant leurs discours de longs éclats de rire. Enveloppés dans nos bur-nous, le visage presque caché sous nos capuchons, nous suivîmes à distance le plus nombreux de ces groupes, qui se dirigeait près de notre demeure ; il était composé d'officiers de différents corps. Ces jeunes étourdis passaient en revue les beautés de tout âge qu'ils avaient encensées pendant la nuit, louant et blâmant, à tort et à travers, la danse de l'une, la figure de l'autre, la toilette de celle-ci ; discutant longuement sur le plus ou moins de souplesse dans la taille, sur la couleur des yeux, sur l'expression du regard, motivant leur admiration de telle sorte qu'elle devenait aussi outrageante que leurs critiques. O vanité des vanités ! me dis-je en pensant à ces triomphes éphémères et trompeurs, dont nous autres, pauvres femmes, nous nous montrons parfois si follement avides ! Et je passai outre en soupirant.

IX

UNE FÊTE ARABE.

A peine étais-je au lit que je m'endormis profondément, mais mon sommeil fut agité ; je revoyais en songe le bal et ses prestiges ; les couples gracieux tourbillonnaient devant moi, emportés par la valse rapide ; les éclats de rire et les propos moqueurs se mêlaient aux sons cadencés de l'orchestre ; puis la scène changeait tout à coup, et ces jeunes femmes, que je venais d'apercevoir jeunes et belles, m'apparaissaient vieilles et délaissées sur un lit de douleur ; ces jeunes gens n'étaient plus que des squelettes hideux ou des momies enveloppées de leurs bandelettes. Ensuite c'était madame Valdor, qui expirait en souriant, belle encore de confiance et d'amour, ou M. de Beaulieu se livrant à son désespoir. Deux heures d'un pareil sommeil sont plus fatigantes que toute une nuit de veille, et le bruit du tambour, qui me tira de cette espèce de cauchemar, me rendit un véritable service.

Mon premier soin, en me levant, fut d'envoyer un domestique chez M. de Beaulieu pour savoir si sa sœur vivait encore, et ce ne fut pas sans une vive émotion que j'attendis le retour du messager ; il revint enfin : Stéphanie était demeurée comme morte pendant plus d'une heure, mais elle avait enfin repris

connaissance, et elle allait mieux. Quelques instants plus tard je recevais la visite du médecin qui la traitait, et que je connaissais beaucoup.

« C'est étonnant, me dit-il, en réponse à la question que je me hâtais de lui adresser sur l'état de madame Valdor; la maladie de cette jeune femme, si délicate, a débuté avec tant de violence que je ne croyais pas la retrouver en vie ce matin. Il est vrai que le mal a été pris à temps et que je n'ai pas hésité à employer des remèdes énergiques.

— O mon Dieu! me dis-je, la douleur de M. de Beaulieu vous aurait-elle touché, comme autrefois celle des sœurs de Lazare? Stéphanie serait-elle rendue à sa tendresse? »

Et m'adressant au docteur :

« Pensez-vous que madame Valdor puisse recouvrer la santé? »

— C'est difficile, répondit-il; mais ce n'est pas impossible, si elle suit exactement mes prescriptions. Je lui donnerai tous mes soins, cette femme est charmante, et sa position m'intéresse au plus haut degré.

Nous sortîmes ensemble, le docteur et moi; il continua ses visites, et je me rendis chez madame G..., qui demeurerait alors dans le quartier arabe.

Tous ceux qui ont habité Constantine à cette époque, connaissent madame G..., gracieuse jeune femme, à la taille souple, au profil régulier, qui parle et écrit couramment cinq ou six langues. Née à Tunis d'un père grec et d'une mère italienne, elle a épousé un officier français, et les agréments de sa personne, comme aussi sa complaisance à servir de truchement auprès des dames mauresques, la faisaient rechercher de tout le monde. Je la trouvai entourée de deux ou trois esclaves nègres, qui lui apportaient du couscous et des gâteaux de la part de leur maîtresse.

« Vous le voyez, me dit-elle, les Mauresques me traitent en compatriote; ces présents sont une invitation à la fête qui aura lieu demain, chez une parente de Ben-Gannah; voulez-vous y venir? »

— Je ne demande pas mieux, car vous savez combien je suis curieuse de tous ces détails de mœurs; mais n'y a-t-il pas d'indiscrétion à se faire présenter ainsi chez des inconnus? »

— Nullement, je vous assure; ces dames se trouveront, au contraire, très-honorées de votre visite; tenez-vous prête demain au soir, j'irai vous prendre à sept heures. »

Madame G... fut exacte au rendez-vous; sa petite fille était avec elle, j'emmenai aussi mes enfants et leur bonne.

Lorsque nous nous présentâmes devant la maison mauresque, un esclave noir qui gardait le seuil de la porte fit quelques difficultés pour laisser entrer mes fils, mais mon aimable introductrice lui ayant dit que l'aîné n'avait pas encore douze ans, il nous livra passage, et nous pénétrâmes dans une grande cour carrée tout entourée de galeries. De nombreux flambeaux attachés aux colonnes de marbre, éclairaient cette enceinte, dont les dalles étaient partout recouvertes de tapis épais, sur lesquels se tenaient accroupies ou étendues un essaim de femmes de tout âge, parées de leurs plus beaux atours. Un grand nombre d'entre elles nous entourèrent aussitôt, parlant toutes à la fois et nous regardant avec une curiosité naïve; je demandai la maîtresse de la mai-

son, mais madame G... me répondit qu'elle était sans doute occupée des soins du repas, et de ne point m'en mettre en peine; quant au mari, il était sorti dès le matin et ne devait rentrer qu'après la fête, comme cela se pratique toujours en pareille circonstance. Falma, la jolie fille d'Englisbey, qui à Alger avait porté pendant quelques mois le costume français, et qui parlait un peu notre langue, s'empara de mon schall et de mon chapeau pour les déposer dans une chambre du premier étage; puis elle répondit obligeamment à toutes mes questions.

Trois ou quatre cents femmes, y compris les négresses, se trouvaient réunies dans la cour et sous les galeries; je remarquai avec surprise que ces dernières paraissaient jouir des mêmes privilèges que leurs maîtresses, mangeant et causant familièrement avec elles, ne s'en distinguant que par la couleur de leur peau et la simplicité de leurs atours; elles ne portaient guère pour parure que des bijoux d'argent et de verroteries, tandis que les femmes arabes étaient chargées d'or, de diamants et de perles fines.

Bientôt on apporta de petites tables d'environ un pied de hauteur, sur chacune desquelles les négresses déposèrent un plateau contenant cinq plats invariablement semblables; c'étaient un pilau de riz, saupoudré de poivre et de poudre de kari; du couscous autour d'une volaille, des beignets cuits à l'huile, et je ne sais plus quels autres ragouts. — Les femmes accroupies, au nombre de cinq ou six autour de chaque table, puisaient toutes dans le même plat avec des cuillers d'étain, et plus souvent encore avec leurs doigts. Je ne fis que goûter de ces différents mets, qui auraient été très-mangeables, sans le poivre et la poudre de kari prodigués outre mesure. Le café, parfumé à l'essence de rose, suivit bientôt les cinq plats de rigueur. Tandis que je le savourais avec délices, car il était excellent, de nouvelles conviées entrèrent dans la cour. Je jugeai de leur importance par l'empressement que mirent les autres Mauresques à leur souhaiter la bienvenue. Dès que ces femmes se furent débarrassées du haïck qui les enveloppait entièrement, elles prirent place sur un tapis tout près de la pile de coussins qui me servait de siège; on se hâta de leur apporter une petite table garnie comme toutes les autres de pilau et de couscous, et elles se mirent à manger de bon appétit, tout en causant avec leurs voisines de droite; quant à moi, qui ne pouvais prendre part à la conversation sans le secours de madame G... ou de Fatma, qui toutes deux se promenaient alors dans les galeries supérieures, je m'amusai à examiner attentivement les nouvelles venues. L'une d'elles, Kadidja, la plus éblouissante de parure, était une femme de quarante à cinquante ans, grande et maigre contre l'ordinaire des Mauresques élégantes, qui parviennent presque toujours, à force de soins et de repos, à se procurer un énorme embonpoint; elle avait le visage ovale, de grands traits réguliers et bien caractérisés, la parole brève, le geste impérieux, beaucoup de dignité et de fierté dans tout l'ensemble de sa personne; le rouge qui couvrait ses joues dissimulait ses rides légères, et ses sourcils, noircis et allongés par le pinceau jusqu'à la racine du nez, ajoutaient encore à l'expression altière de ses yeux noirs. On eût dit une reine d'Orient, avec sa robe de soie rouge à fleurs d'or, sa riche ceinture d'or, l'espèce de diadème qui couvrait son

front et la quantité de perles, de diamants, de chaînes et de bracelets qui ornaient son cou, ses bras et ses jambes. Un enfant de six ans et trois jeunes femmes, de sa famille sans doute, l'avaient accompagnée ; l'une d'elles ressemblait si fort à la noble Kadidja, qu'il était impossible de ne pas la reconnaître pour sa fille ; seulement à la même régularité dans les traits ne se joignait point la même expression saisissante de grandeur et de fermeté. La seconde de ces jeunes femmes, que j'entendis appeler Loulou, était bien la plus ravissante Mauresque qu'il fût possible d'imaginer, avec son frais embonpoint, ses yeux de gazelle, sa bouche de corail, ses longs cheveux noirs attachés sous la sarma qui lui servait de coiffure, et tombant ensuite avec des flots de gaze et d'or jusques à ses petits pieds, nus dans ses babouches de velours rouge. Mais la plus petite de ces trois Mauresques, la plus jeune et la plus simplement mise, attirait surtout mes regards ; c'était une jeune fille de quinze à seize ans, frêle et mignonne, dont le teint blanc et rose, les yeux bleus, les cheveux blonds, contrastaient merveilleusement avec les beautés brunes et grasses qui m'entouraient de toute part ; on eût dit une fleur d'une autre contrée, acclimatée à grand-peine en Algérie. Comme toutes ses compagnes, elle avait teint en rouge avec du henné les ongles de ses pieds et de ses mains, mais, chose étonnante dans un pays où presque toutes les femmes ont recours à la teinture pour faire paraître leurs cheveux encore plus noirs qu'ils ne le sont naturellement, ceux de cette jeune fille retombaient, en boucles dorées, de sa calotte de velours ornée de sequins, autour de son cou mince et flexible, ce qui formait un étrange contraste avec les lignes noires que le pinceau avait tracées sur ses sourcils et même à l'intérieur des paupières. Les bras de la belle enfant étaient aussi peints avec un tel art que je crus d'abord qu'elle portait des mitaines en filet de soie ; mais je m'aperçus que cette parure était adhérente à la peau, dont elle faisait ressortir l'éclatante blancheur. Une tunique brochée d'argent, à larges manches flottantes, sur laquelle se drapait avec grâce une gaze légère retenue sur l'épaule par une épingle d'or, une écharpe éclatante serrée autour des reins en guise de ceinture, et de simples ronds d'or autour de ses bras et de ses jambes composaient toute sa toilette.

Lorsque ces dames eurent pris le café, la fille de Kadidja s'étendit mollement sur ses coussins, la jolie Mauresque aux yeux de gazelle se mit à babiller avec les femmes de sa connaissance, et Yamouna, la petite blonde, jouait avec le fils de Loulou, petit garçon de cinq à six ans, plus pétulant et plus espiègle que ne le sont d'ordinaire les enfants arabes. Je regardai avec attention la jeune fille, il me sembla que son front blanc et pur était plus large et plus développé que celui de ses compagnes, et que ses yeux bleus avaient une expression de douceur et de mélancolie tout à fait étrangère aux yeux noirs des autres Mauresques. Cette observation m'entraînait dans des conjectures peut-être bien fausses, lorsque le bruit d'un tambour, qui se fit entendre à l'étage supérieur, me tira de mes réflexions. Je vis descendre une procession de femmes portant des flambeaux et accompagnant en grande pompe un jeune garçon de sept à huit ans au plus. Celui-ci, guidé par une matrone, vint s'accroupir au milieu de la cour, sur le coussin

de brocart qui lui avait été préparé ; on lui mit sur les genoux une corbeille ornée de fleurs, dans laquelle la mère de ce petit garçon déposa une somme d'argent.

« Mouna donne cinq douros, » dit une matrone à haute voix.

Des cris stridents et prolongés, tels que des oreilles européennes n'en ont jamais entendu de pareils, sortirent à la fois de la gorge de toutes les femmes, et firent un concert infernal.

« Un douro de la part de Fatma, » annonça la matrone lorsque le silence se fut un peu rétabli.

Les cris recommencèrent.

« Roïma donne cinq douros, Aïcha deux douros. »

Toutes les femmes firent ainsi à tour de rôle leur offrande à l'enfant, et, plus la somme donnée était considérable, plus les cris se faisaient entendre perçants et prolongés. Quand ce fut au tour de Kadidja, ma brillante voisine, je craignis que la maison ne vint à s'écrouler par la force de la commotion ; elle avait déposé vingt douros dans la corbeille.

Cette cérémonie des offrandes dura plus d'une heure ; lorsqu'elle fut achevée, l'enfant fut reconduit au premier étage, suivi de son cortège de matrones.

Cependant une grande agitation régnait dans la cour ; les femmes allaient et venaient, parlant toutes à la fois et faisant circuler à la ronde le café parfumé. Pendant ce moment de tumulte, le petit garçon que j'avais remarqué auparavant jouant avec la jeune fille aux cheveux blonds, s'était perdu dans la foule, et grimpant sur la balustrade de la galerie supérieure, il se mit à cheval sur cette rampe vermoulue ; un barreau se rompit sous le poids de son corps, et le malheureux enfant dégringola du premier étage dans la cour. Alors mille cris d'effroi retentissant de toutes parts, la jolie blonde se précipita vers le pauvre Bou-Elcras, et, comme je la suivais de près, il me sembla entendre les noms sacrés de Jésus et de Marie s'échapper de la bouche de cette jeune fille. Ce ne fut à mon oreille qu'un son confus et indistinct, mais il réveilla dans mon esprit un souvenir effacé, capable d'ouvrir un vaste champ à d'étranges conjectures. Aussi, dès que je me fus assurée que l'enfant, tombé sur d'épais coussins, ne s'était fait aucun mal ; lorsque je vis sa mère, la belle Loulou, le serrer sur son cœur et apaiser ses larmes en le couvrant de baisers, je cherchai des yeux cette intéressante Yamouna, qui, la première, avait relevé Bou-Elcras. Elle était presque évanouie dans les bras d'une vieille négresse, qui lui prodiguait les caresses les plus tendres. Ce fut l'affaire d'un instant ; bientôt la jolie Mauresque ouvrit ses yeux bleus et embrassa la petite créature, cause de tant d'émoi. Je m'approchai d'elle alors, et sous l'impression de cette exclamation chrétienne que je croyais avoir entendue :

« Mademoiselle, lui dis-je, qui donc vous a instruite de notre sainte religion ? De grâce, répondez-moi. »

Yamouna me sourit doucement, et déposant un nouveau baiser sur le front de Bou-Elcras, elle me répondit des paroles arabes auxquelles je ne compris que ces mots : « Allah, Mohammed. » Evidemment la jeune fille ne parlait pas le français, et je dus croire qu'elle n'avait pas prononcé les noms qu'il m'avait semblé entendre. Désappointée dans mon espérance, je ne

remarquais plus le mouvement qui se faisait autour de moi, lorsque ces mêmes cris stridents, qui sont l'expression de la joie arabe, retentirent de nouveau dans la cour. Ces cris saluaient l'arrivée des musiciennes. C'étaient quatre vieilles femmes mal vêtues, qui s'accroupirent aussitôt au milieu de l'enceinte. On plaça devant chacune d'elles un petit fourneau où brûlaient des parfums; elles chauffèrent à la vapeur des aromates les tamtams qu'elles avaient apportés, et se mirent à frapper dessus en cadence, en chantant quelques paroles arabes de l'air du monde le plus monotone. Une jeune Mauresque se leva alors, et s'avancant gravement au milieu du cercle qui s'était formé autour des musiciennes, elle ouvrit le bal, c'est-à-dire qu'elle commença à se dandiner à droite et à gauche, en avant et en arrière, presque sans remuer les jambes, mais en imprimant à sa tête des oscillations capables d'y faire affluer le sang en abondance. Il est probable que cet exercice, joint à l'irritation nerveuse produite par cette musique infernale et à la vapeur des parfums, occasionne l'espèce de frénésie qui s'empare peu à peu des danseuses et les fait croire à une obsession diabolique, à une lutte contre le malin esprit qu'elles cherchent à vaincre dans cette espèce de combat; quoi qu'il en soit de cette opinion singulière, je vis avec surprise la Mauresque s'animer par degrés, et ses mouvements graves et lents au début, devenir enfin si rapides, si désordonnés, que je croyais voir un de ces convulsionnaires frénétiques dont l'histoire a fait tant de bruit. La danseuse hâlante déroula tour à tour les plis légers de son turban, l'écharpe de soie rouge qui lui servait de ceinture et ses autres vêtements, faisant tourbillonner autour d'elle dans ses contorsions incessantes et cadencées des flots de cheveux noirs et de gazes brillantes, tandis que ses compagnes attentives l'animaient de leurs cris, en essayant avec des foulards les ruisseaux de sueur qui découlaient de son visage, et en rétablissant avec persistance le désordre toujours croissant et toujours renouvelé de sa toilette orientale. Enfin, après une heure environ de cette danse incroyable, la jeune Mauresque, épuisée de fatigue, tomba la face contre terre, et toutes ces femmes qui, l'œil brillant, le visage enflammé, suivaient avec un intérêt palpitant ses évolutions étranges, remplirent les airs de leurs cris stridents. Puis on fit avaler à la danseuse une boisson composée de café et de je ne sais quelle essence, et presque aussitôt la pauvre créature se mit à s'agiter de plus belle jusqu'à ce qu'une nouvelle chute excitât de nouveau les clameurs bruyantes de ses compagnes, et l'obligeât à puiser encore quelques forces factices dans le café et les essences. Puis, après s'être laissé tomber trois ou quatre fois, cette danseuse, à moitié morte d'épuisement, fut remplacée par une autre qui recommença les mêmes contorsions, éprouva le même délire, et excita le même enthousiasme.

« Ne vas-tu point danser maintenant? demandai-je à la belle Fatma qui, l'œil en feu, la poitrine hâlante, suivait d'un œil d'envie ces évolutions frénétiques.

— Hélas ! non, me répondit-elle, les filles de grande maison ne peuvent prendre ce plaisir, ce n'est pas l'usage. »

Les Mauresques réunies dans cette fête étaient presque toutes des femmes de distinction, mais Fatma

descendait d'une famille de bey, c'est-à-dire qu'elle était de race princière.

« Ce sera donc Kadidja, car la voilà qui se lève, dis-je en montrant ma fière voisine.

— Kadidja ne dansera pas non plus, car son grand-père était bey, quoique son mari soit un simple cheik.

— Et celle-ci? ajoutai-je encore en désignant la jolie blonde.

— La petite Yamouna, répondit-elle d'un air dédaigneux, ce n'est certainement pas sa naissance qui l'en empêcherait.

— Voyez-vous comme les pièces de monnaie pleuvent sur les genoux des musiciennes, dit alors madame G.... en s'approchant de nous; en France, ce sont les maîtres de maison qui paient l'orchestre, ici ce sont les invitées, et plus la danse s'anime, plus les assistantes se montrent généreuses. Ces vieilles femmes ne se retireront point sans avoir ramassé cinq ou six cents francs peut-être.

— C'est beaucoup pour leur talent, lui répondis-je, tout en cherchant des yeux la brillante Fatma, que je voulais interroger sur la naissance et la position de la petite blonde; mais la fille d'Englishbey avait disparu dans la foule. J'envoyai alors ma femme de chambre chercher mon schall et mon chapeau, car il était plus de minuit, et, comme nous nous avançons vers la porte, j'aperçus dans une salle basse Kadidja et sa fille qui, aidées de leurs négresses, changeaient de robe et recommençaient une nouvelle toilette.

— Vous le voyez, me dit madame G...., la coquetterie des Mauresques surpasse de beaucoup celle des Européennes; dans votre France on se contente ordinairement d'une toilette par soirée, mais les femmes que vous voyez ici en changeront trois ou quatre fois durant la nuit; toutes ont fait apporter leurs plus belles parures.

— Voilà, ce me semble, un usage fort ennuyeux.

— Mais c'est au contraire un grand plaisir pour les Mauresques que d'étaler aux yeux de leurs compagnes tout ce qu'elles possèdent de bijoux et de riches étoffes.

— Que serait-ce donc, si les hommes étaient admis à admirer toutes ces belles choses?

— Mon Dieu, je sais bien que beaucoup d'Européens s'imaginent que c'est surtout en leur honneur que les femmes se parent, mais je suis persuadée qu'ainsi que les Arabes, la plupart des Françaises ont pour but principal de briller aux yeux des autres femmes et de leur faire envie, car je les vois presque toutes préférer la richesse des ajustements à une élégante simplicité. Peu d'entre elles cependant ont autant de magnificence que les Mauresques; il n'est pas un seul des bracelets de Kadidja qui n'ait réellement plus de valeur que tous les colifichets qui composent l'écrin de vos femmes à la mode.

— C'est possible, lui dis-je, peu disposée à rompre une lance en l'honneur des bijoux de nos élégantes; je pense, en effet, que les Mauresques doivent être plus vaniteuses encore que les Européennes, à cause de leur ignorance; car plus l'esprit et le cœur sont vides de connaissances utiles et de sentiments généreux, plus on recherche les futilités du luxe et les jouissances de la vanité.

Et comme nous étions à la porte, Yamouna s'avança vers nous, et, posant la main sur son cœur,

elle me salua en disant : « Rah' a ina' inta (la paix soit avec toi). »

Sa voix était grave et douce, et son sourire me parut rayonner de tant d'intelligence que je me dis en l'admirant : « Quel dommage que cette charmante

créature soit destinée à vivre et à mourir dans l'ennui du harem et dans l'abrutissement de l'esclavage! »

Comtesse de LA ROCHEFE.

(La suite à un prochain numéro.)

CINQ ANS

Elle a cinq ans; des flots d'ébène
Encadrent son front gracieux;
L'azur scintille dans ses yeux :
On dirait une enfant de reine.
Mais sur son front s'est répandu
Des chagrins le reflet morose...
Son regard cherche quelque chose...
Savez-vous ce qu'elle a perdu?

Ce n'est pas sa chère poupée :
Elle lui parle tendrement,
Et sous l'édredon, doucement,
Elle la berce enveloppée;
Et quand sous le rideau tendu,
Elle lui dit : « Adieu, ma fille!... »
Sur sa joue une larme brille...
Savez-vous ce qu'elle a perdu?

Et vers la fin de la journée,
Voulant, au giron maternel,
Mais en vain, cueillir son doux miel,
Elle embrasse sa sœur aînée;
Puis, entre un baiser suspendu,
« Sœur, lui dit-elle, sur la terre,
» Tu seras ma petite mère!... »
Vous savez ce qu'elle a perdu!

E. VIGNON.

Énigme Historique.

Quel est le roi, adroit, rusé, prévoyant entre tous les hommes politiques de son siècle, qui tomba dans une embûche dressée par lui-même, qui se livra au pouvoir d'un vassal orgueilleux, et fut contraint de marcher contre ses propres alliés ?

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 5.

Nous signalons ce mois-ci, comme œuvres de bon goût et d'érudition musicale : *Les Noces de Figaro*, transcription mélange, par E. Trahand; *Sur l'Eau*, étude, par N. Lerey; *la Fleur des Champs*, par J. Tollot, et *la Fée aux ailes d'or*, par Moniot, valse charmantes et faciles; *Gabrielle*,

polka-mazurka, par H. Buffet, et un brillant quadrille sur *les Noces de Figaro*, par Picard. Toutes ces compositions remarquables sont éditées chez M. Paté. Le joli morceau de chant à deux voix de A. Peronnel, intitulé *la Saison des jeunes Filles*, est dû à l'éditeur Petit.

REVUE MUSICALE

LE PARDON DE PLOERMEL, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Meyerbeer. — FAUST, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ch. Gounod.

Attendre, attendre, toujours attendre, voilà ce qu'il y a de plus commun dans la vie humaine. Hier, nous attendions aujourd'hui avec impatience; aujourd'hui nous attendons demain avec fièvre. Pourquoi ce besoin impérieux nous tourmente-t-il sans cesse? pourquoi le hasard d'un côté et les événements de l'autre, ne réalisent-ils notre désir que quand, lassé de tourner dans un cercle vide, il n'a même plus l'énergie de l'espérance. Ainsi, nous avons attendu des temps infinis la pièce de Meyerbeer; nous avons compté les mois, les semaines, les jours, le cœur tout palpitant de curiosité. C'était pourtant une bonne saison que l'hiver pour écouter, savourer et juger une œuvre musicale; l'air était froid, les salles de théâtre chaudes; la nuit se faisait au dehors, la lumière brillait au dedans. Enveloppées dans la ouate onctueuse de leur caban de cachemire, l'odorat doucement excité par les molles émanations des fleurs, le front rayonnant de la lumière des girandoles, c'était bien le moment, disons-nous, pour les belles habituées de nos scènes lyriques de jouir largement des émotions d'une nouveauté. L'esprit et le corps étaient parfaitement disposés pour recevoir les impressions diverses que produit, dans une bonne loge surtout, la bonne musique d'un bon compositeur.

Les jours d'hiver se sont écoulés un à un sans que nous ayons vu luire l'étoile préconisée. Le firmament musical a bien, çà et là, laissé percer quelques brillantes planètes; mais l'astre souverain demeurait caché sous les nuages, et nul astronome dilettante n'en pouvait apercevoir la moindre lueur, malgré lorgnettes et télescopes. Enfin le voici qui se lève à l'horizon. Mais, hélas! il ne vient plus à son heure, et la moitié de son prestige s'est évanoui. Le voici qui apparaît au moment où le soleil brille, où l'oiseau chante, où la fleur s'entr'ouvre, au moment où les salles de spectacles deviennent d'abominables étuves, où l'on prend plus de bains de vapeur que de bains d'harmonie; au moment où l'on ne songe plus qu'à fuir les bruits de la ville pour le silence de la campagne.

Et que voulez-vous que nous allions faire sous vos lustres étouffants, ô grands maîtres égoïstes! quand toutes les lumières de la nature nous enveloppent et nous inondent? Quels parfums auront pour nous vos bouquets éclo dans

les serres, quand le muguet des bois, quand l'aubépine de la prairie nous enivrent de leurs fraîches et pénétrantes senteurs? Que voulez-vous que nous allions écouter les savants points d'orgue de vos belles cantatrices, quand le rossignol nous jette aux oreilles ses trilles hardis et mélodieux! Est-ce que les joies paisibles du printemps ne valent pas les plaisirs fatigants de l'hiver? Il y a deux mois, quand notre désir était tout plein d'un enthousiasme anticipé et d'une curiosité fébrile, nous eussions passé une soirée délicieuse à écouter le dieu de la difficulté vaincue, de la grande manière, de l'orchestration magistrale; mais aujourd'hui, il y a près de lui, plus que lui, au-dessus de lui, le Dieu de la création qui se réveille, le Dieu qui fait fleurir les roses, souffler la brise et chanter les oiseaux, le Dieu de la nature, le Dieu du soleil, le Dieu de la vraie vie enfin! Et voilà qu'il faut nous attendre à une boxe peu parlementaire pour conquérir au bout de notre canne ou de notre ombrelle une stalle ou une loge à la porte de l'Opéra-Comique! Courage donc! c'est aujourd'hui ou jamais le moment d'être belliqueux. Risquons intrépidement l'assaut; nous n'aurons rien à regretter si la victoire est le complément de la bataille.

La salle est splendide. L'Empereur et l'Impératrice occupent la loge d'honneur. Les toilettes rivalisent d'élégance. L'archet frémit, le silence se fait, l'ouverture commence. Vous voudriez bien, chères et curieuses lectrices, connaître tout de suite l'impression qu'a produite sur ce public impatient la partition du *Pardon de Ploermel*; mais le moyen de saisir en une seule audition les nuances infinies d'une œuvre de cette importance? Le moyen de vous analyser le mérite de chaque motif, le charme vif ou touchant de telle ou telle situation. Sachez-le bien, la musique ne s'apprécie pas, note par note, en quelques heures; elle se savoure, elle s'étudie, elle s'imprègne en nous peu à peu jusqu'à ce qu'elle ait pénétré nos sens et atteint notre âme, et cette initiation ne s'opère qu'avec le temps, le calme et surtout le recueillement, trois conditions impossibles à réaliser au milieu des mille émotions d'une première représentation. Causons donc aujourd'hui du libretto; c'est une légende bretonne plus féerique que vraisemblable, comme toutes les légendes enfantées par l'esprit superstitieux; mais il faut le dire, rien n'est charmant comme ces sortes de compositions, qui laissent à la poésie sa fraîcheur, à la nature sa grâce, aux sentiments leur naïveté. Pour moi, je préfère une de ces vieilles ballades dont nous ont bercés nos

grand-mères, à tous les drames modernes, enchâssés dans la musique épileptique qu'on est trop habitué à nous servir.

Nous sommes en pleine Bretagne, près d'une cahutte creusée sous un roc sauvage. Des paysans chantent un chœur joyeux, lorsque arrive Dinorah, suivie de Bella, sa chèvre blanche. Dinorah est une pauvre fille folle, que les gens du village respectent quoiqu'ils en aient un peu peur. La voici qui court sur le versant du coteau rapide, qui se penche sur le ravin, qui remonte sur la colline, qui effleure le précipice, toujours courant après Bella, sa compagne et son amie. Puis elle s'éloigne et les paysans s'en vont avec elle. Quel est ce rustre qui entre dans la cabane déserte ? C'est Corentin, un Breton ignorant et superstitieux qui craint les lutins, les farfadets, la dame des prés et même les paysans du village. Il vient habiter la cabane de feu son oncle, mort tout récemment, et comme cette mesure, perdue au milieu des bois, lui inspire certaine terreur, il joue sur son biniou un air agreste pour conjurer l'esprit malin. A ces sons, que nous avons trouvés peu mélodieux, la pauvre folle arrive, toujours suivie de sa chèvre, mais elle passe comme une ombre, et se perd de nouveau dans les profondeurs de la forêt. Tout à coup un étranger apparaît sur le seuil, Corentin tremble et se cache; mais le nouveau venu est bon prince, il raconte son histoire, et le poltron se rassure.

Il se nomme Hoel, il avait une jeune et charmante fiancée qui habitait Ploërmel. Au jour solennel du *Pardon*, jour consacré par les traditions bretonnes, il allait s'unir à elle. Déjà Hoel et Dinorah se dirigeaient gaiement vers la chapelle, suivis de leurs parents et de leurs amis, lorsqu'un orage éclate, le vent siffle, et la foudre tombe écrasant la cabane et les récoltes de la pauvre jeune fiancée. Triste présage ! Hymen impossible dans ce désastreux moment : bien-être, bonheur, fortune, espérance, tout est enseveli sous les ruines de la maison. Dinorah se sauve éperdue, Hoel se désespère, mais il a du courage, il retrouvera la richesse, il suppliera sa fiancée de l'attendre un an, et au bout de ce terme il reviendra près d'elle avec la fortune et l'amour.

Hoel, d'ailleurs, a fait rencontre d'un vieux père moitié médecin, moitié sorcier, qui lui a dit qu'un trésor était enfoui dans la montagne, que s'il voyait une chèvre blanche gravir le val d'Enfer, il n'aurait qu'à la suivre, et que là serait le trésor. Hoel, qui a réuni quelques économies, a fait reconstruire la maisonnette de Dinorah, et le voici tout prêt à chercher la fortune pour assurer un sort heureux à sa fiancée. Corentin promet de l'aider dans son entreprise, et comme elle lui semble passablement périlleuse, il boit si bel et si bien que le pauvre garçon est prêt à braver tous les dangers.

Le décor change et représente un site sauvage; un tronc d'arbre est jeté d'un rocher à l'autre en guise de pont; au-dessous coule un torrent aux flots écumeux. Corentin ne veut pas traverser ce frêle passage, quoique son compagnon essaie de l'y contraindre. Une querelle s'engage, et le bruit des voix attire Dinorah, qui, selon les lois du théâtre, est toujours à deux pas des interlocuteurs.

La chèvre capricieuse traverse en bondissant le pont fragile, Dinorah veut la suivre, Hoel s'élance pour la retenir, mais elle lui échappe et pose le pied sur le tronc d'arbre. Alors un bruit se fait entendre, le bois du vieux chêne craque, Dinorah tombe, et le torrent retenu captif par cette digue, s'élance de la montagne et roule ses eaux bouillonnantes en entraînant la pauvre folle. Au milieu de cette confusion, Hoel a disparu; où est-il ? On l'appelle, on le cherche, on le demande à tous les échos; personne. Enfin il arrive, portant entre ses bras le corps inerte de sa chère Dinorah. Mais, hélas ! elle est morte, elle ne respire plus; attendez, un faible souffle s'échappe de ses lèvres, elle s'agite, elle se soulève péniblement, elle parle d'une voix mourante : est-ce un rêve, dit-elle ? — Oui, c'est un rêve, lui répond son fiancé. — Ah ! je me souviens, poursuit-elle, c'était le jour du *Pardon*, c'était le moment de nos fiançailles, on chantait, mais que chantait-on ? Le chœur reprend dans la coulisse l'air qu'elle cherche. — Mais j'étais entourée de mes parents, de mes amis, il y avait des jeunes filles portant de blanches bannières. Et encore, par la magie du théâtre, qui devine tout, qui sait tout et qui peut tout, les parents, les amis, les jeunes filles et les bannières forment un cortège autour des heureux fiancés. Ainsi finit le libretto, par un hymen qui promet aux époux et au public une félicité sans nuage. Quant aux fiançailles plus difficiles du poème et de la musique, c'est une chose dont nous parlerons à nos lectrices le mois prochain, car je ne saurais trop les engager à se défer des jugements téméraires. Il faut entendre une œuvre plusieurs fois pour s'en rendre un compte exact; il faut analyser les moindres nuances d'une composition pour en parler savamment; demandez à un peintre combien de fois il est allé contempler les toiles de Raphaël et les fresques de Michel-Ange, pour se faire une juste idée du génie de ces deux grands créateurs ?

C'est un magnifique sujet que le *Faust* de Goëthe, c'est une œuvre philosophique, religieuse et didactique à la fois, mais c'est un sujet usé, qui rappelle une foule de pièces, et qui ramène mille situations connues au théâtre. Cependant, c'était le rêve d'un grand artiste, je dirai d'un grand poète, car M. Gounod est un véritable poète lyrique. Il dédaigne, et il a raison, la musique éclatante et surchargée, quoiqu'il sache s'en servir à propos quand la situation l'exige. Il est tendre, élégiaque, toujours vrai, toujours profond; il sait remuer les fibres les plus secrètes du cœur avec une douceur qui l'émeut sans le fatiguer; il y avait pour lui, dans les scènes de Faust et de Marguerite, des filons que les explorateurs de la grande mine musicale n'avaient pas encore découverts. MM. Barbier et Michel Carré ont su tirer un bon parti du livre de Goëthe, et M. Gounod a fait, sur ce libretto en cinq actes, une partition pleine de chaleur, de grâce onctueuse et d'originalité. Madame Miolan est une ravissante Marguerite. Méphistophélès a trouvé un digne représentant dans la personne de Ballanqué, et les décorateurs, ajoutant leurs merveilles à toutes ces poétiques féeries, ont complété un des plus attrayants spectacles qu'on ait vus depuis longtemps.

MARIE LASSAVER.



Economie Domestique

Menu de dîner maigre.

POTAGE.
Julienne maigre.
RELEVÉ.
Cabillaud à la hollandaise.
ENTRÉE.
Vol au vent en poisson à la Béchamel.
Anguille à la tartare.
RÔTI.
Soles frites. Buisson d'écrevisses. Salade.
ENTREMETS.
Gâteau de riz. Charlotte de pommes. Épinards. Choux-fleurs au parmesan.
DESSERT.
Fruits. Compotes. Petits fours.

ORANGES A L'EAU-DE-VIE.

Prenez de belles oranges mûres ; dépouillez-les de leur peau jaune et de la pellicule blanche qui se trouve au-dessous ; mais prenez garde de déchirer la chair et de faire couler le jus ; piquez-les, mettez-les dans l'eau fraîche. Faites cuire du sucre à la petite nappé, mettez-y les oranges, faites faire un bouillon, mettez sucre et oranges dans un vase, et le lendemain remplacez le tout sur le feu, faites jeter un bouillon, retirez et recommencez une troisième fois. Mettez les oranges avec soin au fond d'un bocal, ajoutez au sucre l'eau-de-vie, mêlez avec soin, et versez le sirop sur les fruits, qui doivent être entièrement couverts.

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE V. — 1 à 6, Robe d'enfant : 1, Jockey — 2, Manche — 3, Devant de la jupe — 4, Basque — 5, Plastron du corsage — 6, Épaulette — 7, Mantelet — 8, Garniture dudit mantelet — 9, M. S. — 10 et 11, Coins de col — 12, Entre-deux — 13, C. M. — 14, S. L. — 15, L. H. — 16, Écusson avec E. D. — 17, Coin de col — 18 et 19, Entre-deux — 20, E. L. — 21, E. T. — 22 et 23, Parure au point de poste — 24, Azélie — 25, Fanny — 26, Coin de mouchoir — 27, S. — 28, Élisabeth — 29, Écusson avec M. S. — 30, Joséphine — 31, Feston pour chemise d'homme — 32 et 33, Parure en application — 34, A. M. R. enlacés — 35, Louisa — 36, Pauline — 37, Henriette — 38, Coin de mouchoir.

PATRONS.

39 et 40, Bandes de lingerie — 41, Mathilde — 42, Dessous de lampe — 43, Marthe — 44, Écusson avec L. D. — 45 et 46, Coussin au crochet — 47, A. B. — 48, E. C. — 49 et 50, Fleurette en laine — 51, Héloïse — 52, J. F. — 53, Écusson avec L. M. — 54, 55, 56 et 57, Nouveau point de poste — 58, Z. G. — 59, Suspension en chêne — 60 et 61, Patrons de guirlande pour orner la suspension — 62, E. H. — 63, M. L. P. — 64, A. M. — 65, Hortense — 66, J. C. — 67, Col au crochet — 68, D. V. — 69, M. L. P. — 70, Millie — 71, Herminie — 72, D. B. — 73, Col breton — 74, Manchette dudit col — 75, Berthe — 76, Entre-deux — 77, A. C. — 78, Julie — 79, B. B. — 80 à 104, Alphabet — 105, Croquis de la bourse à quêter du mois d'avril — 106, B. L. — 107, L. V. — 108, Joséphine — 109, Écusson avec C. S. E. — 110, Madeleine — 111, Écusson avec Malcy — 112, Céline — 113, Amélie — 114, Patron de pantalon de femme — 115, Ceinture du pantalon (moitié) — 116 à 118, Corsage de la robe d'enfant : 116, Manche — 117, Moitié du dos — 118, Moitié du devant — 119 à 122, Col et fichu de poupée — 119, Devant du fichu — 120, Dos — 121, Manchette — 122, Col — 123 à 128, Robe de poupée — 123, Devant — 124, Moitié du dos — 125, Manche — 126, 127, 128, Berthe.

« Quelle nouvelle apportez, chère Florence ?
— La nouvelle que j'apporte est celle d'un voyage que je viens de faire.
— Voyage d'agrément de la Chaussée-d'Antin au faubourg Saint-Germain ?

— Mais non, vraiment : voyage véritable, et de plus pèlerinage.
— A Longchamps, n'est-il pas vrai ?
— Oh ! bien plus loin !
— Aurais-tu, par hasard, été jusqu'à Fourvières ?

— Encore plus loin.
— Bravo! tu viens d'assister dans la ville éternelle aux solennités de la grande semaine et aux fêtes de Pâques?

— Tu n'y es pas encore.

— Faut-il passer la mer et cingler vers l'Orient?

— Justement.

— Ce qui veut dire que, pendant ces jours de deuil, où l'Eglise pleure la mort du Christ, tu t'es transportée, en imagination, dans la ville sainte, sur le théâtre du drame sublime de la passion.

— Non, Jeanne, car c'est bien de mes yeux que j'ai vu Jérusalem...

— Oui, en peinture. J'oubliais que le palais de l'Industrie vient d'ouvrir ses portes au public, pour une nouvelle exposition des beaux-arts. Florence s'est empressée de répondre à l'appel; elle entre, et dès les premiers pas, la voilà arrêtée : est-ce donc la perle du salon qu'elle vient ainsi de découvrir? A son attention profonde, je devine que le sujet est grave : serait-ce la *Mort de César*, de M. Gérôme, ou l'*Incendie de l'Autriche*, d'Isabey? Non, car elle détournerait bientôt ses yeux de ces scènes horribles, et passerait... Bien loin de passer, notre Florence s'assied en face de cette toile privilégiée et, faisant abstraction de tout ce qui l'entoure, sans remarquer la foule attirée par l'œuvre de M. Barrias, sans donner un regard aux Palizzi, aux *Jeunes Filles* de Corot, aux *Femmes à la Fontaine* d'Hébert, elle se perd dans une muette contemplation qui sera tout à l'heure de l'extase... De qui donc, Florence, est cette vue de Jérusalem qui te fait passer de si doux instants?

— Mais, Jeanne, il ne s'agit nullement du palais de l'Industrie, ni d'un tableau que tu chercherais peut-être en vain dans tout le salon; je t'ai dit et te répète que je suis allée à Jérusalem : au nord, la plaine de Damas; à l'orient, le mont Moriah et le torrent du Cédron; à mes pieds enfin, la cité de David : voilà ce que j'ai vu des hauteurs de Sion. La maison où le Sauveur fit avec ses apôtres la dernière cène, le chemin bordant le Cédron qu'il suivit pour se rendre au jardin des Oliviers, la grotte de l'agonie, le prétoire, la colonne de la flagellation, l'arceau de l'*Ecce homo*, la voie douloureuse et le calvaire; j'ai tout visité, jusqu'à la place où saint Pierre « *plora moult amèrement de la triste négacion qu'il avoit faicte de N. S. Jhesus-Christ, son maistre, apprès qu'il ot oy le coy chanter.* »

— Enfin, je comprends : tu viens de lire un *Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

— Que diras-tu, vilaine incrédule, si j'ajoute que la rose de Jéricho a fleuri sous mes yeux? il y en avait trois, de ces roses merveilleuses, sur une tige si courte qu'elle rasait presque la surface de la terre; elles étaient fermées, offrant l'apparence de boutons naissants, et tout à coup leur corolle s'est entr'ouverte.

— Oh! vraiment, Florence, c'est m'abuser trop longtemps! donne-moi la clé de cette énigme, ou changeons de sujet.

— La clé, ce n'est pas à moi qu'il faut la demander, mais à un membre de l'Institut, à M. de Saulcy, le propriétaire du musée de la Terre-Sainte musée que j'ai visité avec le plus grand intérêt : outre un très-beau plan de Jérusalem, en relief, j'ai remarqué des échantillons de papyrus, le calame dont les anciens se

servaient pour écrire, un coran, de l'eau du Jourdain, du bitume de la mer Morte, enfin un *fac-simile* de l'épée de Godefroy de Bouillon.

— Et tu pourrais me conduire dans ce musée!

— D'autant plus facilement qu'il s'ouvre aux visiteurs plusieurs fois la semaine, et qu'il est sur le chemin de ce Luxembourg vers lequel, au mois de mai, nous ne manquons jamais de nous diriger, pour voir en fleurs ces lilas centenaires, bouquets gigantesques dont les parfums se répandent au loin.

Et maintenant, Jeanne, je veux, à propos du Salon dont tu parlais tout à l'heure, te faire lire quelques lignes relatives à un homme de talent moissonné avant l'âge, et à sa dernière œuvre : Bénouville et sa Jeanne d'Arc :

« C'est dans les récits éloquentes d'un grand historien, son ami, que Léon Bénouville avait étudié ce magnifique sujet de la *vision de Jeanne d'Arc*, qu'il a laissée à son heure dernière comme le gage suprême de son génie naissant. Par une heureuse inspiration, c'est l'enfant du peuple, la fille encore *pastoure* de la Lorraine, que Bénouville a représentée dans son tableau.

» L'humble vierge adolescente est au milieu des champs de Vaucouleurs, gardant paisiblement ses moutons sur les bords de la Meuse. Elle jette un regard à l'horizon; tout à coup, de l'autre côté de la rive, dans le lointain, le ciel sombre s'illumine des lueurs d'un incendie. C'est l'armée anglaise qui signale ainsi sa présence, et s'avance, laissant après elle, dans une longue trainée de sang, la ruine et le désespoir.

» A l'aspect de ces scènes de terreur entrevues dans sa vision, l'indignation de Jeanne éclate; elle sent son cœur battre à la pensée des malheurs qui accablent son pays. L'esprit du Dieu des armées descend sur elle, et l'héroïque bergère conçoit alors le projet de chasser les ennemis. Ce qu'un roi, entouré d'une vaillante armée n'ose tenter, une pauvre fille du peuple le fera! Comment? elle ne le sait pas encore, mais une voix mystérieuse et sacrée parle en elle, la soutient, et lui crie : « Jeanne, va en France. Hâte-toi, hâte-toi! » Confiante en cette voix, la pieuse bergère se lève et obéit.

En nous rappelant cette sublime page de notre histoire, Bénouville a tenté un coup de maître et a pleinement réussi. Son œuvre posthume sera l'événement du salon, cette année. »

Et maintenant, à notre travail :

COTÉ DES BRODERIES.

1 à 6, ROBE D'ENFANT de trois ans. Ce joli petit vêtement, dont nous devons l'excellent patron à madame Gillard, se compose d'un corsage : devant, dos et manche (côté des patrons), et d'une jupe fixée au corsage par de gros plis crevés. Sur le corsage est appliqué un plastron (numéro 5) terminé par des épaulettes (numéro 6). Avant de dessiner la robe, aie soin de réunir l'épaulette au plastron, et applique ces deux parties ainsi réunies sur ton étoffe, piqué ou autre, afin de tailler d'un seul morceau.

Le numéro 3 est le devant de la jupe, dont le dessin fait suite à celui du plastron.

Le numéro 2 est le dessin d'une moitié de la man-

che dont le patron est au numéro 116 (côté des patrons).

Le numéro 1 est le jockey de ladite manche. Tu peux border le plastron, la manche et le jockey, d'un ruban de percale posé à cheval. Faut-il ajouter que ce dessin est très-nouveau et que ce mélange de grecque et de branches de boutons de rose produit un charmant effet. Exécute-le en soutache fine ou au point de chaînette avec un coton un peu gros.

7, MOITIÉ DE MANTELET au feston, à broder sur taffetas ou sur mousseline. Ce mantelet doit être taillé de biais, ce qui veut dire que tu plies l'étoffe en pointe, comme pour un châle, et que la ligne ponctuée qui, sur la planche, indique le milieu, se trouve non pas de droit fil, mais vraiment de biais.

La garniture variera selon ton goût. Pour un mantelet de taffetas, je te conseille un grand volant haut de 40 centimètres au milieu, et dont la hauteur va en diminuant jusqu'à l'extrémité où elle est nulle. Ce volant a 4 mètres de long, et doit garnir le mantelet jusqu'à la dent placée au-dessus du numéro 19. Couvre ce volant de trois ou quatre autres beaucoup plus étroits, découpés à l'emporte-pièce.

Pour un mantelet de mousseline, tu peux te contenter d'un seul volant, que tu brodes au feston, te servant du numéro 8, dont le dessin est en harmonie avec celui du fond de ce mantelet. Mais alors ton volant, dont la largeur est la même dans toute sa longueur, et dont seulement aux deux extrémités tu arrondis les angles, doit s'arrêter aux dents ombrées et simule ainsi une manche.

Si tu reculais devant l'exécution de ce dessin, qui est pourtant fort simple, taille tout simplement un carré de mousseline 6/4; fais tout autour un ourlet de 4 ou 5 centimètres de haut, à la tête duquel tu peux faire un jour; garnis-le d'une petite guipure et rejette les deux pointes l'une sur l'autre en les étagant: voilà un vêtement facile à improviser et qui est aussi jeune qu'élégant.

8, GARNITURE DU MANTELET.

9, M. S., romaine unie, plumetis.

10 et 11, COINS DE COL, point de poste et minute.

12, ENTRE-DEUX, plumetis.

13, C. M., enlacés, anglaise, feston.

14, S. L., anglaise ornée, plumetis.

15, L. H., petite anglaise, plumetis.

16, Écusson, plumetis, avec E. D., romaine fleurie, plumetis.

17, COIN DE COL, minute.

18 et 19, ENTRE-DEUX, plumetis.

20, E. L., enlacés pour taie d'oreiller, anglaise riche, feston et plumetis.

21, E. T., enlacés, anglaise, plumetis.

22 et 23, PARURE au point de poste sur toile ou sur nansouk double.

24, Azélie, plumetis.

25, Fanny, anglaise, plumetis.

26, COIN DE MOUCHOIR, plumetis.

Cet élégant dessin peut être simplifié: pour mouchoir demi-toilette, une seule guirlande au-dessus d'un ourlet serait très-jolie; pour jeune fille, j'aimerais la garniture surmontée d'un point d'échelle. — Enfin, la guirlande pourrait former un entre-deux convenable pour robe de baptême, et qu'on alternerait avec de petits plis.

27, S., romaine, plumetis.

28, Elisa, romaine fleurie, plumetis.

29, Écusson, plumetis, avec M. S., gothique, plumetis.

30, Joséphine, romaine, plumetis.

31, Feston, pour chemise de femme.

32 et 33, PARURE en application de batiste ou de nansouk, sur tulle d'Alençon.

34, A. M. R., enlacés, anglaise et romaine, plumetis.

35, Louisa, anglaise ornée, plumetis.

36, Pauline, gothique ornée, plumetis.

37, Hennette, anglaise, plumetis.

38, COIN DE MOUCHOIR, feston et plumetis.

Ce mouchoir peut, comme le précédent, s'exécuter de plusieurs manières:

1° Tel qu'il est représenté sur la planche;

2° Avec un ourlet terminé en bas par le feston, et dont la guirlande couvrirait une partie;

3° En brodant seulement la garniture en coton de couleur pour mouchoir négligé, ou en cordonnet noir pour mouchoir de deuil.

CÔTÉ DES PATRONS.

39 et 40, BORDURE DE JUPON, plumetis.

41, Mathilde, anglaise, plumetis.

42, DESSOUS DE LAMPE À PAILLETTES. Taille un rond du diamètre de celui de la planche, en maroquin, en velours, en moire ou en satin, d'une couleur assortie à celle de l'ameublement auquel tu destines ce dessous de lampe. Il ne s'agit que de reproduire la guirlande du numéro 42; pour cela, il te faut des paillettes d'or demi-fin, et des frisures, espèces de petits cylindres également en or demi-fin. Si tu as dans ton vestiaire quelques vêtements anciens tout brodés d'or ou d'argent, tu peux enlever les paillettes et les utiliser de la manière suivante:

Fixe les paillettes sur l'étoffe à l'aide d'un *mat* (gros cordonnet), en passant alternativement ton aiguille en dessous, puis en dessus, en allant d'une paillette dans l'autre. Quand le cercle intérieur qui forme le milieu de la fleur est terminé, tu rattaches ces paillettes à celles du cercle extérieur, en fixant sur chaque rayon (ligne qui va du centre à la circonférence) une *frisure* dans laquelle tu passes ton aiguille. Le calice et la tige sont formés de paillettes réunies les unes aux autres, ainsi qu'il a été dit plus haut. Quant aux feuilles, si tu n'as ni le temps ni l'habileté nécessaires pour les exécuter au passé, tu les trouveras toutes préparées chez madame Legras, ainsi que les autres fournitures, de manière à n'avoir plus qu'à les appliquer sur le fond.

Borde ce dessous de lampe d'une ruche, d'un velours posé à cheval, d'une torsade ou d'un agrément de passementerie, et place-le sous la lampe, dont la lumière fera scintiller les paillettes et produira un charmant effet.

43, Marthe, anglaise, point de poste.

44, Écusson au plumetis et broderie à la minute, avec L. D., gothique, plumetis.

45 et 46, COUSSIN au crochet. Je te recommande, et pour bien des raisons, ce petit ouvrage que madame Legras vient de créer à ton intention: il est de l'exécution la plus prompte en même temps que la plus facile, et il te permettra d'utiliser tous les restes de soie d'Alger ou même de laine, prove-

nant de les grands travaux de tapisserie. Commence par faire en soie noire une chaîne de la longueur que tu voudras donner à ton coussin. Dans chaque maille de la chaîne, fais une bride, et quand le rang est terminé, casse la soie, et recommence-s-en un second, faisant une bride dans chaque bride du rang précédent. Casse la soie et fais de même un troisième rang. Prends maintenant de la soie grenat, et fais dix rangs, puis trois rangs en noir, dix rangs en jaune, trois en noir, et ainsi de suite, te conformant aux nuances indiquées au numéro 43, si tu les possèdes, ou bien, en employant d'autres à ta fantaisie, mais les variant le plus harmonieusement possible. Le rouge, sur le coussin de madame Legras, forme le milieu; à droite du rouge, les mêmes couleurs se reproduisent dans le même ordre, de manière à finir par celle qui a commencé, c'est-à-dire le grenat. Quand ton travail est terminé, tu places, entre chaque bande noire et chaque bande de couleur, un cordonnet ou posé à cheval, c'est-à-dire fixé par une soie de même couleur, que tu piques en dessous à droite du cordonnet, puis en dessus, à gauche, en ayant soin de suivre la direction des fils dudit cordonnet, au milieu desquels cette soie se dissimule parfaitement. Nous monterons ce coussin le mois prochain.

La même disposition peut servir pour ménagère ou sac à ouvrage; les bandes seulement doivent être plus étroites.

47, A. B., enlacés, anglaise, pour linge de table, plumetis.

48, E. C., gothique ornée, plumetis.

49 et 50, OËIL DE PERDRIX en laine. Fais un petit cœur en laine noire, pour lequel tu coupes quelques brins de laine de 3 centimètres de long. Réunis-les en les attachant sur une tige de laiton avec un fil de fer, de manière à former une petite houppé. — Taille maintenant un fil de laiton de 5 centimètres de long. — Recourbe-le de manière à réunir les deux bouts que tu enroules l'un autour de l'autre pour former une tige. La partie supérieure qui demeure arrondie, forme un pétale que tu vas remplir de laine rouge. — Enfile cette laine dans une aiguille, et arrête-la en haut de la tige, à la naissance du pétale; puis tends cette laine, la tournant une fois sur le laiton, en haut du pétale, que tu partages ainsi en deux parties. Arrête-la au point d'où tu es partie, et remplis l'espace compris entre la laine et le laiton, en passant alternativement ton aiguille dessus et dessous, comme nous l'avons déjà indiqué pour le liseron. — Arrivée en haut du pétale, tu redescends pour remplir l'autre côté. — Tu fais de cette manière cinq pétales que tu arrêtes autour du cœur avec un fil de fer, en recouvrant la tige de laine verte.

Ainsi que nous l'avons dit, ces fleurettes, accompagnées d'herbes, peuvent se placer dans le nid du mois dernier ou dans une petite jardinière quelconque.

51, *Héloïse*, anglaise, plumetis.

52, J. F., gothique, point de poste et minute.

53, *Écusson*, feston et plumetis, avec L. M. enlacés, anglaise, feston et plumetis.

54 à 57, *EXPLICATION* d'un nouveau point de poste, plus facile et plus vite exécuté que l'ancien. Fais dans ton nansouk un œillet avec ton poinçon. — Pique en dessous ton aiguille enfilée de gros coton (numéro 1) et fais-la sortir par l'œillet. — Retiens le bout de coton, qui est sous le nansouk, entre l'index et le ponce de

la main gauche. — Jette en dessus le coton sous le ponce de la même main, comme si tu allais faire un feston, et pique à la fois ton aiguille dans l'œillet (A) et dans le point B placé un peu au-dessous. — Tire l'aiguille et soulève ton ponce, afin de laisser aller le coton : tu as ainsi presque terminé un pétale. — Pique maintenant ton aiguille un peu au-dessous de la lettre B, et fais-la revenir dans l'œillet. — Tire-la en dessus avec le coton, et passe au deuxième pétale, en procédant de la même manière. — Ce point convient parfaitement pour les fleurettes à quatre pétales (numéro 55), à cinq (numéro 56), à six ou à huit, comme celles du numéro 57.

Nous donnerons en juin plusieurs dessins à broder avec ce point.

58, Z. G.

59, *SUSPENSION* en chêne pour salon d'été. Ce joli modèle, de la maison Beaussier, doit être orné d'une double guirlande de lierre et de liseron dont les numéros 60 et 61 donnent le patron.

63, M. L. P., romaine fleurie, plumetis et minute.

64, A. M., anglaise fleurie, plumetis.

65, *Hortense*, anglaise, point de poste.

66, J. C., anglaise, feston et plumetis.

67, *Col au crochet* guipure, dont l'explication sera donnée le mois prochain.

68, D. V., anglaise ornée, plumetis et point de sable.

69, M. L., romaine ornée, plumetis.

70, *Millie*, gothique, plumetis et point de poste.

71, *Hermine*, anglaise, plumetis.

72, D. B., gothique, plumetis.

73 et 74, *COL BRETON* et *MANCHETTE*. Ce gracieux petit patron est de la dernière nouveauté. Le motif des coins remplace la boutonnière. Le col doit être en toile, en nansouk ou même en mousseline.

75, *Berthe*, anglaise, point de poste.

76, *ENTRE-DEUX*, plumetis.

77, A. C., enlacés, anglaise, plumetis.

78, *Julie*, anglaise, nouveau point de poste.

79, B. B., anglaise riche, plumetis et point de sable.

80 à 104, *ALPHABET* complet, anglaise, plumetis.

105, *BOURSE À QUÊTER*, monture. Ouvre ta planche d'avril, et taille sur le patron de la bourse à quêter un rond de peau blanche du même diamètre. — Taille ensuite un autre rond en carton, mais du diamètre seulement du rond du milieu. — Introduis ce carton entre le velours et la peau, de manière à ce qu'il occupe la partie centrale de la bourse à laquelle tu le fixes par des points-arrière. — Tu peux laisser le bord uni, le recouvrant d'un ruban posé à cheval, ou bien le denteler, ainsi que l'indique le croquis.

Forme les plis indiqués sur le patron d'avril, après avoir préalablement fait les œillets marqués sur la même planche, et qui doivent régner tout autour. — Enfin, passe dans cet œillet une torsade de soie terminée par deux glands.

106, B. L., anglaise riche, plumetis.

107, L. V., avec couronne de vicomte, romaine fleurie, plumetis.

108, *Joséphine*, gothique, plumetis.

109, *Écusson*, plumetis, avec C. S. E., enlacés, anglaise, plumetis.

110, *Madeleine*, anglaise, plumetis.

111, *Écusson*, plumetis, avec *Malcy*, anglaise, plumetis.

112, *Céline*, anglaise unie, plumetis.
 113, *Amélie*, anglaise fleurie, plumetis.
 114 et 115, *PATRON* d'un pantalon de femme. Plie l'étoffe sur la ligne F G.—La partie comprise entre D, E, F, est le devant, qui, comme tu le vois, est moins haut et plus échancré que l'autre partie (C B A).—Monte sur la ceinture, numéro 113, le haut du pantalon (E F A B). — Les deux jambes doivent être réunies par une couture rabattue, partant de la lettre E et allant jusqu'au trait indiqué un peu au-dessous. — La ceinture a en avant une boutonnière pour l'agrafe du corset, et ferme par derrière.—Tu peux faire un ourlet simple ou surmonté de quatre petits plis.

116 à 118, *PATRON* de la robe d'enfant.—116, manche dont le dessin est donné au numéro 2 du côté des broderies.—Sur cette manche est posé le jockey, numéro 4, du même côté. — 117, moitié du dos. — 118, moitié du devant.

119 à 122, *COL ET FICHU* DE *POUPÉE*.

119, Devant du fichu. La partie indiquée par le mot *ourlet*, doit être rabattue à l'envers.

120, Dos du fichu.

121, Manchette.

122, *Col*. Cette mignonne toilette peut se faire en nansouk double ou en mousseline. Les patrons sont de madame Herbillon, c'est dire qu'ils vont à ravir.

123 à 128, *ROBE* DE *POUPÉE*, en piqué, à gros plis crevés.

123, Devant du corsage, garni de cinq plis.

124, Moitié du dos (3 plis).

125, Manche (3 plis).

126, 127, 128, *BERTHE* qui doit être posée à plat, autour du corsage, et bordée d'un ruban à cheval. — Les parties de cette berthe ne sont rattachées entre elles qu'aux lettres de repère. La jupe doit avoir 1 mètre 20 de large, 22 cent. de haut sur le devant, et 24 derrière.

DEVIS D'UNE LAYETTE.

- 1 pelisse en cachemire blanc.
- 1 douillette en mérinos bleu ou gris.
- 1 robe de baptême.
- 2 robes longues en nansouk ou en jaconas.
- 4 robes de dessous en percale.
- 4 robes en flanelle.
- 3 robes en piqué.
- 1 bonnet de baptême.
- 1 petite capote de taffetas blanc.
- 1 capuche en cachemire.
- 1 capuche en piqué.
- 6 bonnets garnis.
- 12 bonnets de nuit.
- 12 béguins.
- 18 chemises en toile ou en batiste.
- 12 brassières en piqué ou en brillanté.
- 6 brassières de flanelle.
- 12 fichus de mousseline garnis.
- 6 mouchoirs de batiste.
- 6 douzaines de couches anglaises.
- 6 langes en molleton de laine.
- 6 langes en molleton de coton.
- 1 douzaine de serviettes, flanelle, pour l'hiver.
- 3 paires de draps.
- 6 taies d'oreiller unies.
- 6 taies d'oreiller garnies.

4 paires de chaussons.

12 paires de bas.

1 couvre-pied piqué.

4 langes porte-feuilles piqués.

Nous donnerons bientôt un modèle de ce dernier objet, qui n'est pas le moins indispensable de la layette.

MODES.

Les étoffes de printemps offrent cette année, je crois, encore plus de variété que jamais : des gazes de Chambéry aux mille raies satinées, des grenadines de laine plus solides que le barège anglais, des poils de chèvre pour robes du matin, des jaconas, des mousselines, enfin, aux dispositions les plus heureuses, sans parler des tarlatanes mouchetées, des taffetas chinés ou fleuris : voilà ce que nous avons remarqué dans les salons de la maison Delisle.

Les jupes sont unies ou à deux volants, ce qui est d'un plus gracieux effet que deux jupes; pour les robes légères le nombre des volants est illimité; nous avons remarqué à Longchamps une robe de grenadine *fleur de pêcher*, jupe à douze volants, corsage montant, boutonné avec des améthystes; une autre en taffetas gris à deux volants; sur chaque volant, une très-haute grecque d'un gris plus foncé, coupée de distance en distance par des médaillons encadrant des bouquets de bluets; toute cette disposition était tissée dans le taffetas.

Pour les robes, comme pour les chapeaux, les nuances en faveur sont avec la *fleur de pêcher* et l'*ophélia*, la couleur indienne—un peu plus foncée que la groseille des Alpes,—le mauve et la pensée. A ce sujet, nous sommes bien sûre d'être agréable à nos amies en leur indiquant une recette infailible pour rendre à leurs rubans mauves ou violets leur nuance primitive, si délicate et si vite altérée par une goutte d'eau, un rayon de soleil.

Prenez une grande cuillerée de potasse, que vous faites dissoudre dans un verre d'eau.—Plongez dans ce mélange le ruban que vous y laissez quelques minutes—Retirez-le.—Essayez et repassez humide.—Le ruban a recouvré sa fraîcheur. S'il est de belle qualité, il peut subir plusieurs fois cette opération.

Les chapeaux sont un peu carrés du haut et avancent beaucoup sur le sommet de la tête; nous en avons remarqué plusieurs dans la maison Durocher : une paille de riz ayant au bord une lame de paille de riz, puis un *clair* (bouillonné de tulle malines) sur taffetas lilas; la passe et le fond également en paille; à gauche de la passe, quatre pensées de velours, enroulées dans une coquille de blonde, se terminant en queue d'oiseau; bavolet de taffetas lilas; dessous, deux pensées s'échappant d'un bandeau garni de blondes roulées.

Pour jeune fille, chapeau de tulle blonde, blanc, moucheté; la passe est bordée à l'extérieur et à l'intérieur d'un bouillon de tulle, retenu de distance en distance par cinq guirlandes de violettes posées à cheval, c'est-à-dire partant du dessous et venant se terminer sur la passe. Cette garniture intérieure remplace le tour de tête et sied à merveille à un frais visage. On peut substituer aux violettes les pâquerettes roses ou blanches. Le bavolet est en taffetas blanc bordé d'un liséré de couleur; les brides blanches.

Un autre chapeau moins élégant, mais cependant

distingué et charmant, était en paille de riz brute. Trois jarretières (rubans coupés par la moitié et repliés) partent de derrière le fond, garnissent la gauche du chapeau et viennent en divergeant se terminer à droite par un petit nœud plat retenu par une boucle de jais. — A l'extrémité de chaque jarretière est une touffe de trois coquelicots, qui s'harmonisent avec le ruban noir, liséré de groseille.

Cette ornementation serait encore très-jolie en ruban bleu de ciel avec bluets, ou en ruban vert avec touffe de seigle.

Une capote gros vert en crêpe lisse, qui est beaucoup plus solide que le crêpe crêpé; fond Charlotte Corday, formé d'un bouillon de tulle noir moucheté; trois choux de taffetas sur le sommet de la passe.

Les chapeaux de petites filles offrent presque tous cette disposition : une passe coulissée, un fond mou et un gros chou sur le sommet.

Nous citerons encore un chapeau de crêpe blanc, dont la passe est couverte d'une voilette de blonde mouchetée et plissée; sur le bord, est une blonde noire qui garnit le tour de la passe sur les côtés de laquelle elle retombe; le bavolet est en taffetas mauve; l'intérieur est orné d'un ruban noué de distance en distance, qui forme tout à la fois bandeau, ornements des joues, remplaçant le tour de tête, et vient se terminer par les brides.

Notre planche de mantelet est si complète et si variée, qu'il ne nous reste plus rien à dire des confections. Nous ajouterons seulement, à ce propos, que la basquine très-longue, dont nous avons déjà donné le patron, est toujours pour jeune fille le vêtement le plus commode, et que la petite pointe de crêpe de chine noir, brodée au passé et garnie d'une guipure, est, pour femme, un vêtement simple et élégant.

Quelques merveilleuses ont hasardé à Longchamps ces mêmes pointes en crêpe de chine blanc, garnies de dentelles noires; c'était bizarre.

Encore un mot relatif à la lingerie : aux petits cols de toile, qui sont, nous l'avouons, l'objet de nos prédilections, nous ajouterons pour l'été, des cols de mousseline unie avec un simple ourlet, garni d'une petite guipure à deux têtes.

Nous avons vu aussi une autre parure fort simple : un bouillon surmonté d'une petite tête et terminé par une garniture légèrement froncée.

La manche large se compose de deux bouillonnés également terminés par une garniture qui retombe sur la main.

Enfin, et comme complément de ce long bulletin, nous croyons répondre heureusement à une demande tant de fois renouvelée, en signalant le vinaigre à la saponine de M. Leboëuf; il rafraîchit et tonifie l'épiderme, fait réellement disparaître ces affreux boutons qui sont le désespoir de nos correspondantes; il donne en outre aux mains ce velouté aristocratique si recherché, et à juste titre!

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MANTELETS.

Première toilette à gauche. — Robe de moire, jupe unie, corsage rond à boucle. Mantelet *Suzanne*, montant, fermé, avec manches tenant au devant, garni de guipure ou de dentelle lama. Chapeau de crêpe avec nœud sur le côté et guirlande printanière dessous.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas uni, corsage, devant de la jupe et manches garnies de larges boutons plats. Mantelet *Gonzalve*, décollé et garni de deux hauts volants ornés de ruches et d'effilés. Chapeau à fond bouillonné, mélange de tulle et de taffetas, large chou de taffetas à trois bouts.

Troisième toilette. — Robe de grenadine de laine à cinq volants, corsage froncé, manches bouillonnées. Mantelet *Marquarita* en tulle avec deux volants de dentelle; le corps du mantelet est montant et forme châle. Chapeau de paille de riz orné d'une plume.

Quatrième toilette. — Robe de taffetas chiné à deux volants, corsage à pointes. Mantelet *Fonti*, orné de ruches découpées. Chapeau recouvert de tulle noir moucheté; au bord de la passe, ruche de crêpe lisse; sur le sommet de la passe, écharpe de crêpe lisse.

Cinquième toilette. — Robe de gaze de Chambéry, corsage plat à deux pointes; manches à larges revers. Echarpe *Zilda*, décollée, avec un volant en pointe, garnie de ruches à la vieille. Capote de tulle bouillonné avec chou de taffetas sur le côté.

ÉPHÉMÉRIDES

25 MAI 1720. — PESTE DE MARSEILLE.

Un vaisseau, arrivant des côtes de Syrie, apporta le fléau, qui se répandit bientôt avec fureur. En deux mois la ville parut dépeuplée; des milliers de cadavres, auxquels personne n'osait donner la sépulture, jonchaient les rues et les places, et augmentaient la contagion par leurs exhalaisons funestes. Deux échevins de Marseille, Estelle et Moustier, exposèrent plus souvent leur vie en quelques mois que ne peut le faire un soldat pendant le cours de plusieurs campagnes sanglantes. Mais le héros qui donnait à tous l'exemple du courage et de la charité, ce fut Belzunce.

Comme un autre Borromée, on le vit soigner les malades, consoler les mourants, se dépouiller de tout pour son infortuné troupeau, et ranimer seul l'espoir dans cette population abandonnée. La peste dura treize mois entiers. Marseille y perdit la moitié de ses habitants; ses pertes sont amplement réparées aujourd'hui; néanmoins le souvenir de tant de maux subsiste encore dans la procession que l'on fait chaque année, et qui fut instituée par Belzunce, alors qu'il dédia sa ville épiscopale au Sacré-Cœur de Jésus.

Mosaïque

L'île des Serpents, dans la Propontide, renfermait jadis un temple dédié à Achille, et les anciens croyaient que, toutes les nuits, l'ombre du fils de Pélée y apparaissait et s'entretenait avec Patrocle; mais elle ne répondait qu'aux héros. Par une poétique coïncidence, ce fut dans l'île des Serpents que le maréchal Saint-Arnaud et lord Raglan eurent leur première entrevue et décidèrent la marche des armées alliées.

..

Lorsque Jean Sobieski prit possession du camp du grand vizir, aux portes de Vienne, les soldats y trouvèrent une énorme quantité de café, et ce fut par là que l'usage de cette boisson s'introduisit en Autriche.

..

Qu'est-ce que la parole? — L'interprète de l'âme. Qu'est-ce que le jour? — Une provocation au travail. Qu'est-ce que le printemps? — Le peintre de la terre. Et l'automne? — Le grenier de l'année. Et l'herbe? — Le vêtement de la terre. De quoi ne se lasse-t-on pas? — Du gain. Qu'est-ce que l'amitié? — La similitude des âmes.

(Dialogue d'Alcuin et de Pépin. Guizot.)

Il y a une joie inspirée par l'éloge qui n'a rien à démêler avec la vanité; c'est une sorte de sympathie réclamée impérieusement par tous ceux qui sont doués de quelque génie; c'est la brise qui évente la flamme, l'huile qui nourrit la lampe. L'éloge, lorsqu'il est sincèrement donné et gracieusement reçu, produit souvent une sorte de bonheur humble et timide, aussi éloigné de la vanité que l'exaltation d'une mère à la beauté de son enfant, diffère du sentiment orgueilleux qu'elle aurait de la sienne.

Lady FULLERTON.

..

Se voir et se quitter, c'est là toute la vie,
Il faut subir la loi de Dieu;
De rapides regrets toute joie est suivie,
Et le bonjour touche à l'adieu.
Mais du moins si tout fuit loin de nous et s'envole,
Dieu nous laisse le souvenir,
Afin que le passé du présent nous console,
Et quelquefois de l'avenir.

(ANONYME.)

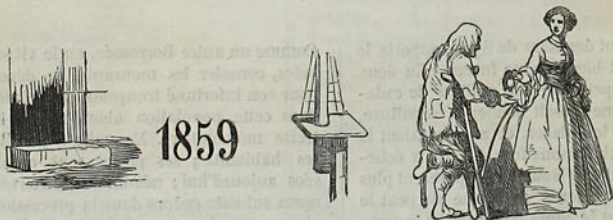
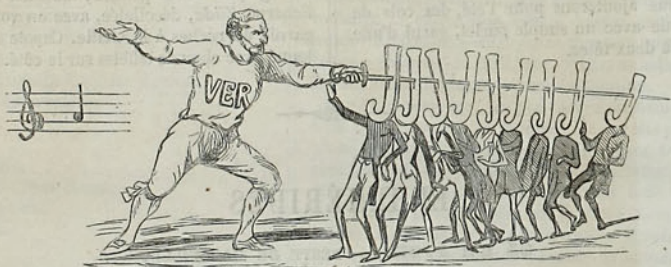
..

La conscience est la mémoire du coupable.

SAUVAGE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : Vins vieux, livres vieux, sont loués en tous lieux.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Auguste St.

Suzanne

Gonzalez

Margarita

Fonti

Zilda

Al. Portier del.

Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens 1.
Ayuntamiento de Madrid

